

M. Louis Lemieux

1880

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE)

DOUZIÈME NUMÉRO, OCTOBRE 1880

SOMMAIRE.

	PAGES.
BECIT DE MAKRENA MIECZYSLAWSKA —Abbesse des Religieuses Basiliennes de Minsk, en Pologne, ou Histoire d'une persecution de sept ans, soufferte pour la foi par elle et ses Sœurs.— <i>Suite et fin</i>	195
MISSIONS DE TEMISKAMING.—Lettre de J. P. Gougeon, O M I., au Rév. M. H. Tétu, Archevêque de Québec.....	220
MISSION CHEZ LES MICHAMACS DE RISTIGOUCHE.—Lettre de M. Oct. Drapeau, Prêtre Missionnaire au Rév. M. H. Tétu, Aumônier de l'Archevêché de Québec.....	232
MISSIONS DU DIOCÈSE DE RIMOUSKI.— <i>Suite</i>	234
MISSIONS DU NORD-OUEST.—Lettre de la Rév. Mère Sœur Charlebois, Aste, à la Rév. Mère Supérieure des Sœurs Grises de Montréal Extraits des Lettres des Sœurs Ward et St-Michel des Saints des Missions de la Rivière Mackenzie et du Lac Athabaska à la Supérieure Générale des Sœurs Grises de Montréal.....	246
CARMEL DE MONTREAL.—Lettre de la Mère Supérieure du Couvent de Montreal à la Supérieure des Carmélites au Monastère de Reims, (France).....	251
MISSIONS D'ASIE.—Captivité et Délivrance de M. Deguette, de la Société des Missions Étrangères, Missionnaire en Corée.....	265
MISSIONS D'AFRIQUE.—Lettre de A. Bouchard, Prêtre, Missionnaire Canadien-Français, dans l'Afrique Centrale.....	284
DURAZZO.—Roumèhe.....	288

Reçu par le Directeur

MONTREAL :

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 25, RUE ST. GABRIEL.

1880

Sur un dimanche de la semaine de St. Louis
de l'abbé L. L. L.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

OCTOBRE 1880

(NOUVELLE SERIE)

DOUZIÈME NUMERO

MONTREAL :

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 25, RUE ST. GABRIEL.

1880

Permis d'imprimer :

† EDOUARD CHS., Ev. de Montréal.

Récit de Makrena Mieczyslawska

Abbesse des Religieuses Basiliennes de Minsk, en Pologne, ou Histoire d'une persécution de sept ans, soufferte pour la foi par elle et ses Sœurs.—Suite et fin. (1)

II

DÉPART POUR POLOCK ET SÉJOUR A SPAS

(1840-1043.)

Vers la fin de l'automne 1840, deux ans après notre arrivée à WITEBSK, nous aperçumes des soldats dans la cour. On nous mit des fers aux pieds et aux mains, en nous attachant deux à deux comme la première fois, et on nous fit marcher sans nous dire où nous allions.

Ah ! comment exprimer la douleur qui perça nos cœurs lorsqu'on arracha de mes mains le cher crucifix qui nous accompagnait depuis MINSK, et qui nous avait si bien gardées à WITEBSK. On nous l'arracha, notre bien aimé, en disant : " Vous n'êtes pas dignes d. porter le Christ !... "

C'était un vendredi : nous marchâmes deux jours en pleurant notre crucifix ; le dimanche après midi nous arrivâmes à POLOCK. On nous fit d'abord arrêter sur une place publique. Le bon peuple de cette ville cherchait à pénétrer jusqu'à nous, à travers les baïonnettes, pour nous offrir secours et consolations ; les coups de crosse ne le découragèrent pas, jusqu'au moment où on nous fit continuer notre marche, devenue triomphante.

Le soir même on nous déposa au couvent des Basiliennes, occupé déjà par des popes russes et des czerńice. Nous y fûmes au pouvoir du protopope *Iwan WIEROWKIN*, qui toujours ivre, nous poursuivait une corde nouée à la main pour nous en frapper en toutes rencontres. Nous trouvâmes dans

(1) Voir le No. 11, juin 1880.

notre prison dix Sœurs basiliennes, débris de la communauté de POLOCK, composée de vingt-cinq Sœurs avant la persécution, qui avait commencé à la même époque que celle des Basiliennes de WITEBSK, c'est-à-dire six mois avant la nôtre. Par suite de cette persécution, quinze d'entre elles avaient péri avant notre arrivée ; la Mère abbesse, nommé *Honorine ROZANSKA*, infirme et très-avancée en âge, succomba une des premières (nous ne trouvâmes plus que dix Sœurs et un cadavre!!). Au moment de notre entrée en prison, les dix Sœurs qui s'y trouvaient se jetèrent à mes pieds, comme l'avaient fait celles de WITEBSK, et, en prononçant les mêmes paroles, me prièrent d'être leur mère et m'offrirent leur obéissance. Nous nous embrassâmes en pleurant ; je bénis mes nouvelles filles et nous rendîmes gloire au Seigneur.

Parmi nos Sœurs de POLOCK nous en trouvâmes deux atteintes d'aliénation mentale par suite d'un ébranlement du cerveau, occasionné par les coups et les tourments de tous genres qu'on leur avait fait subir. Malgré cela, elles furent chargées de chaînes comme les autres ; on les attachait aux brouettes, et on leur imposait les travaux forcés comme à nous. La première, *Elisabeth FILIHAUZER*, mourut bientôt après notre arrivée : elle expira sur mes genoux, ayant les poumons déchirés et plusieurs os brisés. La seconde, nommée *Thérèse BIENIECKA*, vécut encore avec nous environ six mois ; sa folie avait quelque chose de touchant : elle s'acquittait de son service auprès des *czernice* sans faire paraître le moindre signe d'aliénation ; mais, dès qu'on l'avait attachée à sa brouette, elle entra dans une espèce d'extase, frappait sa brouette comme on frappe un tambour, et, son petit crucifix à la main, elle chantait avec un accent indicible des vers qu'elle avait composés depuis sa folie, bien qu'auparavant elle n'eût jamais eu aucun goût pour la poésie. Elle élevait son crucifix, le serrait contre son cœur, et jamais les popes ni les *czernice* ne parvinrent à le lui arracher. Elle terminait en prononçant majestueusement ces paroles de l'Évangile : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*. Alors elle se tranquillisait, mais un instant après elle recommençait. Un jour, en rentrant dans notre prison, nous y trouvâmes notre chère fille morte toute ensanglantée.

On voit qu'elle avait expiré sous les coups des bourreaux ; paix à son âme !

Nous perdîmes ces deux Sœurs, non au couvent des Basiliennes où nous les trouvâmes en arrivant à Polock, mais dans une maison nommée SPAS, qui signifie *sauveur*, située à une lieue environ de la ville, sur une hauteur couronnée par une église ; cette église, d'abord grecque-unie, avait appartenu ensuite aux Jésuites, et avait été enfin profanée par le culte schismatique. Près de cette église, il y a une maison spacieuse avec un enclos : non loin de là s'élève une colline nommée Lysa Gora. Ce fut là qu'on nous transféra du couvent des Basiliennes, quelques jours après notre arrivée, ainsi que tout ce qui habitait cette maison. On nous y plaça d'abord pour nous éloigner de la ville, dont les habitants nous jetaient du pain par dessus les murs, puis pour nous y employer aux travaux forcés qui nous y attendaient. On commença par nous faire transporter les meubles et les provisions des czernice dans leur nouvelle demeure : ensuite on nous employa à niveler la montagne sur laquelle nous devons bâtir un palais à SIEMASZKO.

Pendant l'hiver (1840-1841) nous fûmes visitées deux fois par le ci-devant évêque grec-uni de Polock, nommé LUZYNSKI, l'un des trois évêques apostats. On voyait qu'il était déchiré de remords ; les seules paroles que nous lui entendîmes prononcer furent celles-ci : *Comment vous portez-vous ?* Puis en partant il nous disait : *Portez-vous bien.* Il paraissait honteux de son apostasie. Pendant qu'on lui lisait la liste des Sœurs, il avait souvent les larmes aux yeux. SIEMASZKO le dénonça comme atteint d'aliénation mentale, parce qu'il avait refusé d'ajouter de nouvelles tortures à celles que nous endurions déjà.

Les czernice de Polock nous traitèrent de la même manière que celles de WITEBSK, avec la différence que, comme elles étaient plus nombreuses, elles nous faisaient souffrir davantage ; nous avions plus d'occupations auprès d'elles et plus de coups de bâtons.

Quant aux travaux forcés, le plus pénible était de casser les pierres ; les outils nous manquaient, il fallait les briser avec une autre pierre ; la fatigue que nous éprouvions était

si grande que les os de nos bras en étaient déboîtés ; il sortaient de leurs jointures, et nous nous trouvions dans l'impossibilité d'agir jusqu'à ce que nous nous les fussions remis mutuellement à la place. Nos cors et nos têtes se couvraient de glandes très-douloureuses ; nos mains enflaient et se fendaient, le sang en coulait ainsi que des autres parties de notre corps, quelquefois avec tant d'abondance que nos vêtements en étaient imprégnés et qu'il se répandait jusqu'à terre. A chaque instant nous sentions nos forces défaillir et nous croyions expirer... Cette souffrance était si grande, notre corps dans une agitation si continuelle et si douloreuse, nos os étaient tellement brisés, qu'il n'y avait pas moyen de nous coucher ni de fermer l'œil à cause des douleurs de tête que nous éprouvions. Nous passions les nuits assises, adossées l'une à l'autre. Cependant le bon Dieu donnait de nouvelles forces à ses ouvrières, qui travaillaient toujours de très-bon cœur. Les travaux dont on nous surchargeait étaient évidemment au-dessus de nos forces. Par surcroît de cruauté, jamais on ne permettait aux Sœurs de s'entr'aider : nous souffrimes de cette défense surtout en travaillant à la construction du palais de SIEMASZKO.

Beaucoup de nos Sœurs moururent en cette occasion : dans l'espace de huit jours nous en perdimes trois de la manière suivante :

Il fallait tirer jusqu'au troisième étage des sceaux remplis de chaux. Ces sceaux étaient extrêmement lourds, et on ne mettait à cet ouvrage qu'une seule Sœur à la fois. Après en avoir enlevé deux ou trois, les forces manquaient ; le sceau, par sa pesanteur, arrachait la corde des mains de celle qui n'en pouvait plus, tombait sur la tête de la pauvre Sœur et l'écrasait. Elle expirait ainsi sans douleur... Mais quelle était celle qui nous déchirait lorsque nous voyions emporter les corps de nos Sœurs sur une brouette, pour les jeter je ne sais où, sans qu'on nous permit d'embrasser ces restes précieux et de leur rendre les derniers devoirs.

Voici les noms vénérables de nos trois Sœurs qui moururent ainsi : *Rosalie* IŁGOCKA, *Gertrude* SIECIECKA, *Népomucène* ŁAUDANSKA.

Pendant le même été (1841), cinq de nos Sœurs furent

ensevelies dans une excavation qu'elles faisaient pour extraire de la terre glaise. La fosse était déjà très-profonde, et de larges crevasses menaçaient d'un éboulement prochain. On en avertit les popes, mais ils répondirent : " Que la terre les engloutisse ! " Le jour même, leurs dépouilles mortelles y reposèrent sans avoir été souillées par la main des bourreaux, et leurs âmes sont dans le ciel !... Voici leurs noms : *Euphémie GURZYNSKA, Clémentine ZEBROWSKA, Catherine KORYCKA, Elisabeth TYZENHAUZ, Irène KWINTA.*

Peu d'heures après neuf autres Sœurs périrent encore, et voici comment :

À la veille de terminer le troisième étage du palais de SIEMASZKO, cinq d'entre elles travaillaient sur l'échafaudage et quatre dessous : j'étais moi-même sur les planches lorsque ma Sœur *Rosalie MEDUNIECKA*, occupée à passer le gravier, m'appella et me dit : " Ma Mère, je n'en peux plus ! " J'étais la seule qui fût autorisée à échanger mon ouvrage contre celui sous lequel succombaient mes Sœurs. Je descendis à l'instant, et la Sœur *Rosalie* monta. Mais à peine m'étais-je éloignée de quelques pas qu'un bruit terrible fit trembler la terre sous mes pieds ; je lève les yeux... le mur auquel on travaillait venait de s'écrouler, et mes neuf Sœurs avaient disparu sous les décombres !

Oh ! comment ai-je pu survivre à cette catastrophe ?... Que votre volonté soit faite, ô seigneur ! Pourquoi donc m'avez-vous frappée si fort ? Mais que votre volonté soit faite ! Et je tombai sans connaissance sur le gravier. Puis, revenant à moi, je priai à haute voix pour me faire entendre jusque dans le ciel ; je me plaignais à Dieu du mal qu'il m'avait fait et je l'en remerciais pourtant de tout mon cœur. Mais nos gardiens n'aimaient pas la prière : ils me traînèrent à l'écart, et là je reçus le prix de ma sensibilité par trop grande ; on me flagella cruellement, puis on me poussa au travail en disant : " Va travailler ; tu périras aussi comme un chien ; Dieu te tuera de la même manière pour te punir de ton opiniâtreté. " Les *czernice* étaient là, battant des mains et blasphémant.

Voici les noms de ces nouvelles martyres :

1. *Rosalie, princesse MEDUNIECKA* ; — 2. *Geneviève KULESZA* ; —

3. *Onuphre* SIELAWA ;—4. *Josaphate* GROTKOWSKA ;—5. *Calixte* BABIANSKA ;—6. *Joséphine* GURZYNSKA ;—7. *Casimire* BANIEWICZ ;—8. *Clotilde* TARNOWSKA ;—9. *Cléophe* KRYSZTALEWICZ.

Les cinq premières se trouvaient sur l'échafaudage, les quatre autres dessous.

Après une perte aussi considérable d'ouvrières, on fut obligé de suspendre la bâtisse, et on nous employa à battre les pierres, à bêcher, à transporter le bois, la terre, etc. Au bout de quelques semaines nous reprîmes les travaux : on se hâta de les terminer, SIEMASZKO devant arriver sous peu de jours.

L'église destinée au culte des schismatiques fut ornée à leur manière. Un matin on y trouva l'inscription suivante en vers russes :

Ici, au lieu de monastères
La Sibérie et les galères.

On nous accusa de l'avoir faite, et on nous flagella deux fois dans la journée, si cruellement que deux de mes Sœurs en moururent. Elles expirèrent sur mes genoux : *onuphre* GLEBOCKA le soir même, et *Mariancelle* SIEMNISZEK le lendemain matin.

Le protopope WIEROWKIN écrivit à SIEMASZKO que, saisies d'effroi à la vue de la mort d'un si grand nombre de nos Sœurs, nous étions prêtes à passer à la religion orthodoxe. Ce rapport hâta l'arrivée de l'évêque apostat, occupé à fermer et à sceller les églises catholiques de cette province.

Il arriva en automne 1841, un an après notre translation à POLOCK. Il nous salua par ces paroles : " Comment allez-vous ? " Ensuite il témoigna son contentement de ce que, terrassées par la colère de Dieu, qui s'était manifestée sur nous, disait-il, nous renoncions à notre ancien entêtement, et étions prêtes à accepter les *benefices* de la religion orthodoxe. Je répondis : " Qui t'a prié de venir nous tenter encore ?—Toi-même.—Comment, moi ?—Si ce n'est toi, ce sont donc tes Sœurs qui l'ont demandé. Lesquelles ? "

A ces mots toutes mes Sœurs poussèrent un cri d'indignation, et moi, me tournant vers SIEMASZKO, je lui dis :

" Apostat ! tu veux nous surprendre pharisaïquement ;

mais tu n'y réussiras pas ; car nous sommes, et, Dieu aidant, nous serons toujours prêtes à mourir pour la foi comme sont mortes nos Sœurs.—Tu oses me parler encore de la sorte ! Ne sais-tu donc pas à qui tu parles ?—Oui, je le sais : à un apostat, à un traître à l'Eglise et à Jésus-Christ. ”

SIEMASZKO me frappa sur la joue. “ Notre Seigneur, lui dis-je, nous ordonne de présenter l'autre joue, lorsqu'on nous a frappé sur la première ; la voilà, frappe si tu oses... ” Il osa... C'est en me souffletant de la sorte, presque à chacune de ses visites, qu'il me cassa neuf dents.

“ Je te ferai voir qui je suis, me dit-il d'un ton menaçant ; je te ferai voir que l'empereur et moi c'est la même chose. ”

Alors il tira de sa poche un papier qu'il dépliâ soigneusement, et, le mettant entre mes mains, il m'ordonna de lire à haute voix, pour que toutes les Sœurs l'entendissent, l'ukase de l'empereur, conçu à peu près en ces termes :

“ Tout ce que l'archi-archi-archirey (c'est-à-dire trois fois archevêque) SIEMASZKO a fait, et tout ce qu'il fera pour la propagation de la religion orthodoxe, je l'approuve, le confirme et le déclare saint, saint, trois fois saint, et j'ordonne que personne n'ose en rien lui résister ; j'ordonne aussi qu'en cas de résistance quelconque les autorités militaires, à la simple réclamation de l'archi-archi-archirey SIEMASZKO, à toute heure et partout, lui fournissent autant de force armée qu'il en demandera, et cet ukase, je le signe de ma propre main. ”

“ Signe, NICOLAS Ier ”

Pendant que je lisais cet ukase, SIEMASZKO applaudissait du geste et me répétait : “ Lis bien, vois bien, regarde de tes deux yeux et non pas d'un œil et demi ; regarde bien avec tes deux yeux. ”

Dès que j'eus terminé, il nous montra la pétition que nous avions fait passer à l'empereur lors de notre arrivée à Polock, et dans laquelle nous protestions que nous abandonnions au gouvernement et nos biens et la pension qui nous avait été promise en quittant Minsk, mais qui ne nous était pas payée (cette pension devait être de 3 sous environ par semaine). Nous renoncions, dis-je, à tout, pourvu qu'on nous laissât mourir libres dans notre sainte religion.

SIEMASZKO dépliâ la pétition comme il avait déplié l'ukase, et, de la même main dont il tenait ce papier, il m'asséna un

coup de poing si violent sur la figure que, pendant près d'un an, je ne pus parler distinctement, les cartilages de la partie supérieure de nez ayant été grièvement offensés. “ Je vous apprendrai, nous disait-il en nous menaçant encore, je vous apprendrai à écrire à l'empereur ! ”

Nous reconnûmes notre pétition, et nous lûmes ces paroles, qui avaient été mises à la marge : *Leur demande sera exaucée, si elles changent de religion.*

“ Tu vois bien maintenant, ajouta l'apostat, que l'empereur et moi c'est la même chose ; ” et il me frappa de nouveau si rudement que j'en fus toute couverte de sang. Il me saisit ensuite par les épaules, me jeta à terre et me foula aux pieds.

A cette vue mes Sœurs se lamentaient hautement, et mon assistante, la Sœur WAWRZECKA, me dit : “ Ma mère, permettez-moi de le mettre à la raison. ” Je lui ordonnai de ne rien faire et elle m'obéit. SIEMASZKO assouvissait sa rage sur moi seule, n'osant frapper la Sœur WAWRZECKA. quoiqu'elle se mit en avant pour parer ses coups et les provoquer contre elle. Enfin, fatigué de me battre, il me demanda :

“ Qui a écrit cette pétition ?— Moi, répondis-je.—Nous toutes, répondirent les Sœurs.—Qui vous a donné du papier timbré ?—Des pauvres nous en ont acheté.—Qui l'a composée ?—Nous mêmes.”

Sa rage allait au-delà de toute expression.

“ Lorsque je vous aurai fait écorcher par trois fois, que je vous aurai ôté trois peaux, une que vous avez reçue de Dieu et les deux autres de l'empereur, c'est-à-dire celles qui reviendront après, vous me direz la vérité.”

Puis il s'en alla en blasphémant, après avoir donné ordre de nous appliquer à la question. On nous flagella donc sans compter les coups jusqu'à la nuit, demandant toujours qui nous avait fourni le papier, qui avait composé la pétition, etc. Cette nuit même, la Sœur *Basilisse HOLYNSKA* mourut des suites de ce supplice : comme tant d'autres, elle expira sur mes genoux. On ne put rien apprendre, et on nous jeta, baignées de sang, dans notre prison jusqu'au lendemain à midi, qu'on nous remit aux travaux forcés.

Depuis ce jour, et pendant bien longtemps, on éloigna de

nous les pauvres, et on nous priva ainsi de la consolation de partager leur pain. Sans les Juifs, que les popes et les czernice redoutent parce qu'ils leur doivent toujours de l'argent pour l'eau-de-vie, sans les Juifs, dis-je, qui nous donnaient de temps en temps la *braha*, c'est-à-dire le marc de l'eau-de-vie faite avec le blé, nous serions peut-être morte de faim.

SIEMASZKO revint le lendemain ; le son des cloches qui retentirent pendant une heure nous annonça son arrivée. Aussitôt mes Sœurs m'entourèrent toutes tremblantes, à genoux, en pleurant ; elles me dirent : " Ma mère, nous vous en supplions, ne répondez rien à ce moustre, car il vous tuera et nous resterons orphelines.— Qu'il me tue, mes enfants, qu'il me tue ! Pourvu que ce soit pour Dieu que je meure, il ne vous laissera pas orphelines, il sera votre père et votre mère."

SIEMASZKO vint à nous ; comme à l'ordinaire, il nous exhorta à l'apostasie, nous menaça, nous maudit, et voulut absolument savoir qui avait composé la pétition et qui avait fait les vers trouvés dans l'église profanée dont j'ai parlé plus haut. Ce soir-là, il ne me donna que trois soufflets pour le nom d'apostat dont nous l'appellions toujours. Fatigué de notre fermeté il nous quitta, disant à WIEROWKIN : " Tourmente-les, tourmente-les toujours davantage ; je saurai en venir à bout."

Notre misère s'aggravait donc de plus en plus ; nos travaux étaient plus durs, nos tourments plus multipliés, notre faim plus cruelle. On ne laissait plus parvenir les aumônes. Une des czernice, touchée de nos souffrances, nous donna des pois crus. Les autres l'ayant vue se jetèrent sur nous comme des enragées, arrachèrent d'entre nos mains le sac qui contenait ces pois et nous en frappèrent sur la tête. Ensuite on fit une enquête pour savoir quelles étaient nos relations avec cette bonne czernice, que nous avions vue alors pour la première et la dernière fois. Enfin, pour prix de ces pois, dont on nous priva, on nous donna trente coups de verges à chacune.

L'hiver qui suivit fut plus cruel que les précédents (1841-1842).

Au retour du printemps (1842), les travaux forcés et les

flagellations recommencèrent par ordre de SIEMASZKO, qui nous opprimait toujours impitoyablement. Il nous envoyait sans cesse de nouveaux popes, qui recommençaient auprès de nous leurs sermons ordinaires, mais toujours sans succès. Sur leurs dénonciations réitérées, on nous flagella deux fois par semaine, cinquante coups à la fois et avec beaucoup de cruauté.

A la flagellation nous perdîmes trois Sœurs; *Séraphine SZCZERBINSKA*, âgée de soixante-douze ans, mourut la première. Au trentième coup le nom de Jésus ne s'échappa plus de ses lèvres; son âme était déjà au ciel. Vingt coups restaient encore pour l'exécution du décret: on les frappa sur le cadavre...

La seconde, *Stanislas DOWGIAL*, expira sur mes genoux, deux heures après la flagellation, invoquant aussi à tout moment le doux nom de Jésus, et en nous disant: "Ne pleurez pas sur moi, mes souffrances vont finir; mais pleurez sur les maux qui vous attendent encore."

La troisième, *Nathalie NARBUT*, prolongea son agonie jusqu'à la nuit. Couchée par terre, la tête sur mes genoux, elle me regardait avec une expression de douleur indicible, en serrant son crucifix contre son cœur et sur ses lèvres ensanglantées. Elle répétait sans cesse ces touchantes paroles: "O mon Jésus! viens me consoler, car je t'aime de tout mon cœur." C'est en prononçant ces mots: *Je t'aime de tout mon cœur*, qu'elle expira.

Après une sixième flagellation semblable, lorsque la nouvelle s'en répandit dans la ville, la femme du général russe commandant la force militaire se jeta aux pieds de son mari et nous recommanda à sa charité: le respectable vieillard arriva au moment où le supplice allait recommencer; à la vue de tout cet appareil, la femme du général (une Polonaise) s'évanouit; son mari, tout ému s'approcha du protopope *WIEROWKIN*, arracha d'entre ses mains l'ordre de *SIEMASZKO*, et lui dit:

"Que fais-tu, malheureux pope? Es-tu donc un bourreau pour tourmenter ainsi ces filles innocentes?—J'exécute le décret de l'archi-archi-archirey.—Si tu exécutes l'ordre de ton apostat, je te ferai pendre. L'empereur ne connaît pas les

horribles tourments que vous faites endurer à vos victimes, et lorsqu'il apprendra que je t'ai pendu, il pensera peut-être : Le bon vieillard a perdu la tête ; mais toi, tu n'en seras pas moins pendu."

Il jeta le décret, nous fit ramener en prison, et nous laissa 100 roubles d'umône (valeur de 100 francs), avec lesquels WIEROWKIN nous acheta seulement un peu de pain et du sel, conservant sans doute le reste de l'argent en compensation des soins qu'il nous donnait

On cessa les flagellations ; mais la compassion du général tourna à notre plus grand bien, sans doute, car elle fut l'occasion de plus cruelles souffrances encore : il ignorait que SIEMASZKO agissait avec les pouvoirs de l'empereur. Aussitôt que l'évêque apostat eût appris la conduite du général à notre égard, il s'enflamma de colère et nous fit ressentir tout le poids de sa vengeance.

Arrivé à Polock (1842) pour visiter son palais que nous avions terminé, et pour consacrer l'église, il nous aborda d'un air menaçant et nous dit : " A quoi avez vous pensé en profitant de l'appui que le général vous a donné ? Je lui apprendrai, et à vous aussi, à respecter les ordres de l'empereur. Il menaçait WIEROWKIN de le faire pendre, et prétendait que Sa Majesté dirait seulement : *Le vieillard a perdu la tête* ; et moi je vous dis qu'il avait perdu la tête au moment où il vous disait cela. C'est moi qui ai le pouvoir de le faire pendre, ce malheureux. Ah ! ah ! il a dit que l'empereur ne savait rien de ce que je faisais ! Comment a-t-il osé parler de la sorte ? " Puis, montrant de nouveau l'ukase par lequel l'empereur reconnaissait pour *saint et très saint* tout ce que SIEMASZKO avait fait et ferait encore, etc., etc... " Et cela, ajouta-t-il, qu'en dites-vous ?... Je vous ferai pendre cent fois par jour."

— " Pends-nous, pendons-nous mille fois ! s'écrièrent toutes les Sœurs ; fais avec notre corps ce que tu voudras, mais tu n'auras pas de prise sur nos âmes ; tu ne parviendras jamais à nous faire entrer dans le temple que tu profanes "

Il s'en alla tout confus et nous envoya son suppôt WIEROWKIN, qui nous mença à son tour de nous faire brûler vives à l'instant sur des bûchers préparés dans la cour. A

cette menace nous élevâmes nos âmes à Dieu, et, désirant ardemment d'être brûlées pour l'amour de lui, nous dîmes à WIEROWKIN : " Brûlez-nous le plus tôt possible." Mais le démon préparait contre nous une de ces scènes dont l'enfer seul peut donner l'idée. SIEMASZKO la médita pendant un banquet où les czernice se livrèrent, comme toujours, à tous les excès. Il ordonna aux diacres, aux clercs de l'Eglise, et à tout ce qu'il y avait d'hommes dans la maison, de se jeter sur nous pour nous outrager de la manière la plus infâme, promettant à celui qui parviendrait à consommer le crime, le grade de protopope (archiprêtre) le jour même !

A cet effet on nous fit rentrer des travaux plus tôt que de coutume, et à l'instant la prison fut envahie par une masse de barbares ivres et féroces ! Ah ! quelle heure funeste et terrible ! Qui l'a vue ne voudrait plus vivre !... Véritable enfer ! Qu'il est affreux d'en rappeler le souvenir ! Le dépeindre serait impossible !...

Ils tombèrent sur nous comme des furieux... Qui est-ce qui aurait pu compter les coups, les morsures, les déchirements ? ... On nous foulait aux pieds, on nous écrasait... Chacune de nous s'attachait des mains et des dents à la terre, gémissant et demandant à Dieu que cette terre s'ouvrit et nous engloutît pour nous préserver de la souillure par la mort ! Qui pourra comprendre nos soupirs et nos sanglots brûlants !... les hurlements et les blasphèmes de nos bourreaux ?... Le secours que notre divin Epoux nous accorda dans ce moment exaspérait leur rage ; ils nous mordaient, ils nous déchiraient avec leurs ongles ; ils nous mettaient en pièces : dans un clin d'œil notre sang inonda la prison. Deux de nos Sœurs furent écrasées sous les pieds, huit ont eu les yeux arrachés et la figure mutilée ; toutes étaient horriblement meurtries. Enfin les monstres, fatigués et couverts de notre sang, s'en allèrent.

Oh ! alors celles d'entre nous qui le pouvaient encore tombèrent à genoux, et, les bras en croix, remercièrent Dieu de cette nouvelle agonie, plus cruelle mille fois que tous les supplices. Puis nous essayâmes de panser nos plaies.

J'avais reçu trois morsures terribles au bras ; mon côté fut ouvert jusqu'à laisser voir les entrailles ; j'avais la tête telle-

ment fracassée que par la suite j'ai perdu l'os qui avait été brisé au haut du crâne, et que la cervelle se trouve maintenant recouverte d'une simple peau.

Les deux Sœurs écrasées sous les talons s'appelaient *Justine* TUR et *Libérate* KORMIN ; une troisième, *Scholastique* REUTO, expira sur mes genoux la nuit même.

Ah ! quelle nuit cruelle, passée dans les pleurs, sans pouvoir se porter du secours ! Nous lavions nos plaies avec nos larmes, et nous les adoucissons par la pensée de la Passion de Jésus-Christ et de la volonté de Dieu.

SIEMASZKO partit la nuit même, honteux sans doute de son crime. Le lendemain, dans la matinée, WIEROWKIN vint nous visiter pour faire emporter les cadavres et envoyer aux travaux celles qui vivaient encore. En contemplant d'un œil hagard et cruel les corps ensanglantés de nos Sœurs, il blasphéma en disant : " Voyez comme Dieu vous punit de " votre entêtement à ne pas vouloir embrasser notre religion ! " Les czernice, qui vinrent aussi, poussées par une cruelle curiosité, blasphémèrent de la même manière, et on ne nous offrit pas même un verre d'eau pour nous soulager. Un peu de bois pourri et de toile d'araignée fut notre seul pansement.

Le lendemain, la maison entière fut dans la désolation ; neuf vaches crèverent, et dans la nuit les quatre chevaux de WIEROWKIN et des czernice furent trouvés morts dans l'écurie. A la vue de ce malheur, une affliction extrême s'empara des popes et des czernice ; ils venaient à tous moments nous menacer en nous accusant de maléfice, ils se frappaient la tête contre la muraille ; ils ne mangèrent même pas de toute la journée, mais en revanche ils burent de l'eau-de-vie jusqu'à la nuit ; après quoi, ils allèrent dans l'église porter contre nous des plaintes et des imprécations, et pleurer devant Dieu en priant à leur manière. Ce fut vers ce temps que WIEROWKIN permit qu'on nous donnât les aumônes qui nous étaient apportées.

Au bout de deux mois environ (1843) nous reçûmes la visite du Père KOTOSKI, Franciscain, demeurant presque vis-à-vis de notre maison, dans l'ancien couvent des Jésuites, occupé alors par le corps des *Cadets*, dont il était censé être

le chapelain pour la jeunesse catholique. C'était le seul qui fût resté à POLOCK après l'expulsion des Franciscains et des Bernadins de cette ville. Vendu au schisme, il était devenu l'âme damnée de SIEMASZKO : nous l'ignorions entièrement.

A la vue d'un prêtre catholique, nos cœurs tressaillirent de joie, dans l'espoir d'une confession et d'une communion. Oh ! que nous étions heureuses d'une visite aussi inespérée ! Cependant il nous parut étrange que le Père KOROSKI, tout en compatissant à nos souffrances, ne nous dit rien pour consoler nos âmes ; il se contenta de nous donner de l'argent, du pain et du lard. En partant il nous promit de fréquentes visites ; aussi ne tarda-t-il pas à revenir. Notre intention, cette fois, était de commencer par lui demander de nous entendre en confession ; mais il prit le premier la parole, et nous dit : "Voilà encore de l'argent et des vivres ; mais c'est surtout de vos âmes que je veux m'occuper aujourd'hui." Et, nous présentant deux livres, il continua : "Je déplore votre misère, mais plus encore votre ignorance ; vous vous obstinez sans savoir à quoi. Ecoutez bien. L'Eucharistie sous une ou sous deux espèces, n'est-ce pas la même chose ? Voilà pourquoi l'Eglise grecque unie et l'Eglise latine n'en font qu'une. Donc, et à bien plus forte raison, l'Eglise grecque unie et l'Eglise orthodoxe sont une même chose."

Après nous avoir lu, dans un des livres qu'il nous apportait, un passage à l'appui de ce qu'il avançait, il reprit :

"Si l'union et l'orthodoxie sont une même chose, donc le désir de SIEMASZKO que, sous un même monarque, il n'y ait qu'une seule religion, est le plus saint des désirs ; et vous, vous étiez folles de vous opposer à ses vues en vous obstinant dans un sentiment contraire ; si vous y persévérez, vous serez coupables devant Dieu. Moi, votre Père, moi, bon catholique, je ne désire en tout cela que le salut de vos âmes."

Nous restâmes stupéfaites à ces paroles. Les Sœurs me regardèrent, je m'écriai :

"Ah ! qui t'envoie ?—Dieu m'envoie vers vous pour sauver vos âmes, que par votre opiniâtreté et votre résistance vous avez mises dans l'enfer.—Ah ! Judas, si nos âmes sont dans l'enfer, va-t-en, retourne à ton ciel."

A ces mots, il leva sa main sacrilège pour me frapper. Nos Sœurs, en le voyant, se jetèrent spontanément vers lui ; WAWRZECKA (1) le saisit par les épaules, et, aidée par les autres, le mit à la porte : cela se fit dans un clin d'œil. Je me mis sur la porte pour empêcher qu'il ne fût poursuivi, et je lui jetai les livres impies qu'il voulait nous laisser. Nous ne l'avons plus revu.

Ce fait passa d'abord inaperçu : l'argent, le pain et le lard nous étaient restés ; nous les conservâmes dans la cheminée pour les préserver des chiens, des rats et des czernice, qui avaient l'habitude de voler nos provisions pour les donner aux chiens. Mais, quelques mois après, il paraît que ce fut à l'instigation de KOROSKI que SIEMASKO ordonna qu'on nous enfermât pendant six jours sans nous donner à boire, n'ayant pour toute nourriture qu'un demi-hareng salé par tête. Les deux premiers jours, ce supplice nous parut insupportable ; un feu dévorant nous brûlait les entrailles ; nous avions la peau de la langue et du palais enlevée par la fièvre. Mais la Passion de Jésus-Christ nous redonna la vie ; nous méditâmes la soif de Notre-Seigneur sur la croix, et nous ne voulûmes plus satisfaire d'autre soif que celle du salut des âmes. Nous pensâmes aussi à la soif des âmes du Purgatoire : " Si celle qui nous brûle est si terrible, disions-nous, et cependant elle pourrait être éteinte par un seul verre d'eau, oh ! quel doit être le feu qui dévore les âmes du Purgatoire, si leur soif ne peut être éteinte que par la possession " d'un Dieu tout entier ! " Et nous tombâmes la face contre terre, offrant à Dieu nos souffrances pour leur soulagement. Le Seigneur eut pitié de nous : depuis ce moment nous ne sentîmes plus ni faim ni soif. Lorsque, le septième jour au matin, on ouvrit la porte de notre prison pour nous envoyer aux travaux forcés, nous promîmes à Dieu de passer encore ce septième jour sans boire, en l'honneur des sept douleurs de la sainte Vierge.

Pendant la semaine qui venait de s'écouler, WIEROWKIN nous avait visitées plusieurs fois, accompagné de deux popes,

(1) La sœur WAWRZECKA, douée d'un caractère fort énergique, se distinguait aussi par une force physique très-grande.

pour nous menacer de nouveau tourments si nous persistions dans notre refus. Voyant notre persévérance, un des popes poussa un profond soupir et sortit ; on dit même qu'il pleura, et il ne revint plus.

WIEROWKIN, étonné qu'après de pareilles souffrances nos santés ne parussent pas plus altérées, disait quelquefois dans un transport de colère : " Voyez ! chacune d'elle a un démon dans le corps qui souffre pour elle."

Nous passâmes encore l'hiver et le printemps (1842-1843) suivant à POLOCK, employés aux mêmes travaux : nos Sœurs aveugles tricotaient ou cardaient la laine.

III

SÉJOUR A MIADZIOLY.—PRISON ET ÉVASION.

(1843-1845.)

Vers la fin du printemps 1843, nos gardiens nous firent sortir dans la cour ; aussitôt la Sœur WAWRZECKA, apercevant au loin des soldats, nous dit : " Mes Sœurs, nous allons voyager ; on va nous parer, voilà nos bracelets." En effet, on nous enchaîna deux à deux comme de coutume, on nous entoura de baïonnettes et on nous fit marcher sans nous dire où on nous conduisait. L'idée nous vint que nous allions être transportées en Sibérie. " Tant mieux, nous souffrirons davantage ! " s'écrièrent nos Sœurs, et nous entonnâmes un hymne en l'honneur de l'archange saint Michel.

WIEROWKIN nous accompagna jusqu'au passage de la Dzwina, que nous traversâmes sur une barque ; il y descendit avec nous ; son air inquiet nous fit sourire, et la Sœur WAWRZECKA lui dit : " Tu as perdu l'esprit, si tu crois que nous allons nous jeter dans l'eau ; la Dzwina n'est pas le ciel pour que nous y sautions."

Après dix ou douz jours de marche, nous arrivâmes à MIADZIOLY, petite ville située dans le gouvernement de MINSK. Là on nous remit au pouvoir du protopope Danilo SKRYPIN, supérieur de czernice, dont une multitude avait envahi le couvent des Carmélites qui venaient d'en être expulsées.

Au même moment, les popes et les czernice nous entourèrent et nous dirent : “ Comme vous vous portez bien ! comme vous êtes grasses et fraîches ! Vous n’avez donc rien souffert, vous n’avez donc pas travaillé ? Attendez un peu ; nous saurons bien vous faire perdre votre embonpoint. Bravo ! Bravo ! nous avons des servantes, nous avons des ouvrières ! ” Et elles frappaient des mains. Nous fûmes employées de suite à leur service et aux travaux les plus dégoûtants.

Pour notre honte et notre malheur, nous trouvâmes dans cette maison deux apostats basiliens, WASILEWSKI et KOMOROWSKI, qui furent la cause et les instruments d’un surcroît de souffrances : ils volaient le linge que nous blanchissions pour la maison, et le mettaient en gage chez les Juifs pour avoir de l’eau-de-vie. Nous étions accusées et battues cruellement.

A la vue des mauvais traitements dont on nous accablait, deux novices, arrivées récemment de Pétersbourg, après avoir fait d’amers reproches aux popes et aux czernice, partirent en leur disant : “ Votre maison n’est pas un monastère, c’est une Sibérie ; “ nous vous quittons et Dieu vous punira. ”

Les popes nous battirent terriblement, nous accusant d’avoir été la cause du départ de deux riches héritières qu’ils tenaient à conserver ; ils s’en vengeaient surtout sur la Sœur WAWRZECKA qui avait parlé français avec elles, et leur avait fait connaître les détails de la persécution que nous endurions.

SIEMASZKO arriva vers l’automne de la même année (1843). Cette fois, il ne vint pas chez nous, mais il nous fit conduire chez lui, moi et mon assistante, la Sœur WAWRZECKA ; là, en présence d’une foule de czernice et d’un certain nombre d’enfants russes schismatiques dont on était censé faire l’éducation dans cette maison, il nous exhorta avec douceur et en polonais (ce qu’il fit pour la première et dernière fois depuis son apostasie). “ Que gagnerez-vous, nous dit-il, à persister dans votre opiniâtreté ? Vous avez perdu un grand nombre de vos compagnes ; ne vaut-il pas mieux pour vous “ profiter de la bonté de l’empereur ? Votre obéissance

“ serait récompensée et Dieu vous bénirait. Voyez-vous ces
“ enfants ? Je suis disposé à confier à vos soins ces âmes
“ pures et innocentes.” Et, indiquant un petit paquet sur
une table, il ajouta : “ Voilà de plus une récompense toute
“ prête, pourvu que vous embrassiez la religion orthodoxe.—
“ Vous avez déjà éprouvé que nous ne craignons ni les
“ tourments ni la mort pour Jésus-Christ ; car c’est unique-
“ ment pour lui que nous vivons et que nous voulons mou-
“ rir. C’est lui que nous voulons servir, ainsi que notre
“ prochain, à cause de lui. Nous ne consentirions jamais à
“ élever des schismatiques, à moins que ce ne fût pour les
“ amener à la religion catholique.”

Alors du milieu des *czernice* s’éleva une voix perçante :
“ Elles sont maudites, elles sont maudites ! ”

SIEMASZKO nous menaça des verges, et la Sœur WAWRZECKA
lui dit :

“ C’est justement ce que nous voulions vous demander.—
Vous faites tort à votre respectable famille que vous désolez
par votre opiniâtreté ; craignez l’enfer, si vous persistez.—A
qui parles-tu d’enfer, toi qui en viens pour nous tenter ?—
Et toi, qui oses-tu tutoyer de la sorte ?—Toi-même, quoique
tu ne le mérites pas ; cette manière de parler est par trop noble
pour toi, car nous nous en servons même en parlant à Dieu ;
ainsi nous lui disons : “ Dieu ! que tu es miséricordieux et
“ patient, puisque tu souffres en ta présence un pareil apos-
tat ! ”

A ces mots, des cris tumultueux se firent entendre de
toutes parts, et SIEMASZKO nous chassa en nous maudissant.

Après son départ, nous fûmes obligées de purifier par l’eau
et par le feu l’endroit où il nous avait reçues ; car les *czernice*
disaient que nous étions *le maudit sang polonais*.

Pour adoucir ce sang, SIEMASZKO ordonna de nous plonger
dans le lac sur le bord duquel était située MIADZIOLY.

Après la lecture du décret qui portait cette ordre, on nous
fit mettre à toutes, excepté aux aveugles, des espèces de che-
mises en toile semblable à celle dont on se sert pour les sacs
à blé. Une seule manche réunissait les deux bras et en
empêchait les mouvements. On nous passa ensuite de grosses
cordes au cou et nous traversâmes ainsi la ville.

Une foule de Juifs nous accompagna en pleurant. De petites barques nous attendaient au bord du lac : nos bourreaux s'y placèrent deux à deux ; les malheureux apostats WASILEWSKI et KOMOROWSKI étaient du nombre ; ce dernier fut le plus cruel.

D'abord le protopope SKRYPIN nous dit : “ Si vous n'acceptez pas notre religion, je vous ferai noyer comme de petits chiens — Nous n'abandonnerons pas Jésus-Christ, et toi, démon, fais exécuter tes ordres. ”

On nous tira donc après les barques qui avançaient ; chaque bourreau traînait par la corde une victime.

Lorsque nous eûmes de l'eau jusqu'à la hauteur de la poitrine, on s'arrêta. Le protopope nous fit les mêmes menaces et reçut de nous les mêmes réponses. On nous traîna jusqu'à une grande profondeur. Le poids de notre chemise grossière et l'inaction forcée de nos bras rendaient presque inutiles tous les efforts que nous essayions de faire pour nous soutenir sur l'eau et pour aider nos voisines ; la corde avec laquelle nous étions traînées nous étranglait ; nos cous en conservent encore les traces. De temps en temps les barques se rapprochaient du rivage ; nous respirions un instant dans une eau moins profonde ; on nous répétait les mêmes exhortations à l'apostasie ; nous les interrompions en criant :

“ Noyez-nous ! noyez-nous !... ” Alors nous étions plongées de nouveau, et SKRYPIN, écumant de rage, disait aux popes : “ Noyez-les ! noyez-les comme de petits chiens ! ”

Les Juifs sanglotaient, les popes riaient, et les czernice, du haut du monastère, battaient des mains. La première fois, ce supplice dura a peu près trois heures. Une seule d'entre nous s'était évanouie. Réveillée à coup de pieds, elle put encore se traîner jusqu'à sa prison. Les Juifs nous reconduisirent en pleurant ; ils nous jetaient des aumônes que nous ne pouvions recueillir, ayant les mains embarrassées dans la manche unique de nos chemises. Une femme juive, plus hardie, passa au cou d'une de nos Sœurs un cordon, au bout duquel étaient attachées des provisions qu'elle porta jusqu'à la prison. Là nous gardâmes notre vêtement glacé ; le sol de notre cachot, inondé de l'eau qui dé coulait

se changea en boue. Le froid, l'humidité nous pénétraient et nous firent grelotter toute la nuit; nos plaies s'envenimèrent, et il s'en forma des nouvelles sur notre corps. Plusieurs de nos Sœurs en contractèrent de graves infirmités.

Le premier bain de ce genre eut lieu un samedi; le second, le mardi suivant; le troisième, le samedi de la même semaine; le quatrième, le mercredi suivant; le cinquième, le samedi de la même semaine; le sixième et dernier, le lundi suivant.

Dans le troisième bain, deux de nos Sœurs se noyèrent, une, hélas! à mes côtés, sans que je pusse la secourir. Elle se nommait *Joachim WOIEWODZKA*. L'autre, *Augustine ROMANOWSKA*.

A la vue de ces deux morts, les Juifs poussèrent des cris, et firent des lamentations comme si le jour du jugement dernier arrivait pour eux.

Lorsque la première de mes Sœurs se noyait, je m'écriai: "Sauvez-la! sauvez-la!" Et l'apostat *KOMOROWSKI*, qui la tirait par la corde, répondit: "Qu'elle crève!....." Il la traîna morte jusqu'à terre.

Tandis que les popes riaient et blasphémaient, que les *czernice* battaient des mains, et que les Juifs nous plaignaient en se lamentant, nous remerciâmes le bon Dieu et nous lui recommandâmes nos Sœurs défuntes.

On les enterra au bord du lac; puis on vint nous insulter dans notre prison, en disant: "Nous avons enseveli vos Sœurs; payez-nous, donnez-nous pour boire."

La nuit même, les fidèles enlevèrent les corps de nos Sœurs pour leur donner une sépulture chrétienne; les popes et les *czernice* dirent que le démon les avait emportées.

Au quatrième bain, la sœur *Hortholane JAKUBOWSKA* tomba en défaillance. Cette fois-ci, nous pûmes la sauver encore; mais au cinquième bain elle succomba et mourut dans l'eau.

Le sixième bain fut le dernier. L'eau commençait à geler, et les Juifs, par leurs lamentations et leurs injures contre les popes, réussirent à faire cesser ce genre de tourment. Les Juifs se sont toujours montrés pleins de charité à notre égard. Que Dieu les illumine et les sauve!

L'hiver, qui ne tarda pas à arriver (1843-1844), fut bien

cruel pour nous : nos plaies, ouvertes par le contact de l'eau glacée, et nos infirmités s'aggravèrent considérablement. On nous permit alors d'aller prendre du bois dans la forêt ; mais la fatigue que nous occasionnait une marche très longue au milieu de la neige nous fit souvent tomber sous le poids de notre charge, d'autant plus que nous étions sans cesse entravées par les chaînes, que nous ne quittions ni jour ni nuit. Le froid était si vif dans notre prison que nous étions entourées de glaçons. Le mauvais poêle qui s'y trouvait la remplissait tellement de fumée, qu'une de nos sœurs, *Marthe BALINSKA*, en fut asphyxiée.

Telle est l'histoire de cet hiver et de celui qui suivit, lequel fut encore plus dur. Sept de nos Sœurs devinrent tout-à-fait infirmes. Voici leurs noms :

1. *Anicette BROCHOCKA* ;— 2. *Vincente BROCHOCKA*, sa sœur ;— 3. *Dorothée JANUSZEWSKA* ;— 4. *Régine SADKOWSKA* ;— 5. *Cornélie JATOFT* ;— 6. *Cajetane KOSZIEL* ;— 7. *Cunégonde KRYNIEWICZ*.

Ajoutons à ce nombre les huit aveugles auxquelles on avait arraché les yeux dans l'horrible scène de Polock.

1. *Justine SZLEGEL* ;— 2. *Alexandrine PIECZORA* ;— 3. *Salomé BOTWID* ;— 4. *Apollonie DOMEYCO* ;— 5. *Bonaventure GEDYOFT* ;— 6. *Norberte JURCEWICZ* ;— 7. *Christine HUWALD* ;— 8. *Praxède ZAYKOSKA*.

Malgré l'état déplorable où nous nous trouvions, on nous surchargeait de travail ; celles qui ne pouvaient plus marcher étaient employées à des ouvrages manuels ; les aveugles continuaient à tricoter pendant le jour pour les *czernice*, et pendant la nuit pour les Juifs qui nous donnaient à manger.

A la fin du second hiver (1844-1845) nous n'étions plus que quatre qui pouvions soigner les aveugles et les infirmes. En allant chercher du bois dans la forêt pendant ce dernier hiver, la sœur *Stéphanie PRZEJALGOWSKA* avait eu les membres gelés, et était morte asphyxiée la nuit suivante dans la prison. On nous menaçait toujours de la Sibérie, et on nous assura même que l'ordre de l'empereur pour nous transporter était déjà donné.

Ce fut alors (1845) que Dieu nous inspira la pensée de

prendre la fuite, dont une excellente occasion se présenta bientôt.

Pour célébrer la fête du protopope SKRYPIN, tous les popes, diacres, chantres, gardiens et czernice s'enivrèrent pendant trois jours de suite: des tonneaux d'eau-de-vie furent placés dans la cour; chacun y puisait à volonté, et le plus souvent tombait à côté dans un état complet d'ivresse. Le dernier jour, les habitants de la maison étaient tellement ensevelis dans l'ivresse qu'il n'y avait plus personne pour apprêter à manger; au reste, rien n'eût été plus inutile; de nouvelles libations d'eau-de-vie étaient la seule chose qui interrompit pour de courts instants le profond sommeil de nos gardiens. Nous profitâmes de ce moment de repos pour ôter nos fers et prendre la fuite de la manière suivante.

Pendant la nuit qui suivit le troisième jour de cette orgie, nous avions adossé au mur de la prison un tronc d'arbre fort long, à l'aide duquel nous atteignîmes le haut de la muraille. Je montai la première: arrivée au sommet, qui correspondait au troisième étage, je contemplai un instant la distance effrayante qui me séparait du sol; je demandai encore une fois à Dieu si c'était sa volonté, et après avoir invoqué la très-sainte Trinité, en faisant le signe de la croix, je me précipitai au nom et à la garde de Dieu... Le Seigneur avait donné sa bénédiction et je tombai sur la neige sans me faire aucun mal.

La sœur *Eusébie* WAWRZECKA me suivit de la même manière. Vint ensuite la Sœur *Clotilde* KONARSKA, qui avait eu un œil arraché à POLOCK; la quatrième, *Irène* POMARNACKA, se fit attendre longtemps. L'inquiétude commençait à nous saisir; mais enfin nous l'entendîmes en l'air prononcer ces paroles: "Loué soit le Seigneur!" et elle tomba comme nous sur la neige. Elle se leva lestement et nous salua, vêtue d'un manteau qu'elle avait pris à un gardien russe ivre mort, pendant que nous l'attendions, effrayées de son retard.

Tout cela arriva vers minuit du 31 mars au 1^{er} avril de l'année courante 1845.

Dieu l'a voulu ainsi.

Il prendra donc soin de nos pauvres Sœurs aveugles et infirmes que nous avons abonnées sans les prévenir; car si

elles nous avaient demandé de rester avec elles, nous n'aurions pas eu le courage de les quitter, et cependant il a fallu fuir. Dieu l'a voulu.

Il m'a été dit que deux de nos Sœurs infirmes moururent peu de jours après, et que toutes les autres furent placées dans un hôpital, après une longue résistance de la part de SIEMASZKO, qui ne voulait le permettre que si elles consentaient à communier une fois au moins de la main d'un pope schismatique. Ne pouvant pas l'obtenir de nos Sœurs, il exigea des gardiens de l'hôpital la promesse que jamais un prêtre catholique ne leur serait amené.

Après avoir secoué la neige qui nous couvrait, nous allâmes sur les ruines d'une chapelle voisine réciter en commun les prières de la nuit; nous invoquâmes le secours de la très-sainte Trinité et la protection de la sainte Vierge; nous nous recommandâmes à nos anges gardiens et à nos saints patrons; nous nous embrassâmes en pleurant et nous nous séparâmes afin d'échapper plus facilement aux poursuites de la police, et pour que l'une d'entre nous au moins pût avoir le bonheur de parvenir jusqu'aux pieds du vicaire de Jésus-Christ, et d'y déposer les gémissements d'un peuple martyrisé pour la foi, d'un peuple qui demande à grands cris le retour de ses prêtres, mourant dans les prisons, gelant dans les glaces de la Sibérie, et persécutés en haine de la sainte Eglise romaine, d'un peuple demandant à grands cris le rétablissement de ses sanctuaires détruits, ou, ce qui est plus triste encore, profanés par le schisme.

Après avoir erré pendant trois mois environ dans les forêts de la Lithuanie, souffrant du froid, de la faim et de la soif, espionnée, poursuivie, et toujours préservée de tous ces dangers par la divine Providence, j'ai traversé la Prusse, la France, et je suis heureusement arrivée à Rome, où, par ordre exprès du Saint Père, je viens de faire le récit de tout ce que j'ai pu me rappeler des événements qui se sont passés pendant les sept années où nous avons eu le bonheur de souffrir pour la foi.

Je demande en grâce qu'on ne donne point publicité à rien de ce qui pourrait attirer de nouvelles persécutions sur les âmes charitables qui, de temps à autre, nous portèrent

des secours. Que Dieu les bénisse, qu'il les récompense, non-seulement du bien qu'elles nous ont fait (malgré les dangers auxquels elles s'exposaient), mais encore de celui qu'elles avaient le désir de nous faire pour l'amour de Dieu.

Enfin qu'en tout, partout et pour tout, le nom de la TRÈS-SAINTE ET TRÈS-AUGUSTE TRINITÉ soit loué et glorifié dans tous les siècles des siècles,

AMEN.

Je dois ajouter un mot sur notre respectable et chère Mère générale la princesse *Euphrosine* GIEDYMIN, descendante des grands ducs de Lithuanie. Sa piété, son esprit de pénitence et sa charité étaient exemplaires. Outre les grandes richesses qu'elle avait apportées à l'ordre de Saint-Basile, elle nourrissait tous les jours quarante pauvres à sa table. L'esprit de Dieu, dont elle était remplie, se manifestait dans toute sa conduite, et elle le communiquait à l'ordre entier confié à ses soins.

Lors de mon entrée en religion, il y a trente-huit ans, elle était déjà abbesse générale, et habitait ORSZA, résidence ordinaire des supérieures générales.

Agée de plus de quatre-vingts ans lorsque la persécution commença à sévir, elle soutint et anima ses Sœurs par son exemple. Les tourments qu'on leur fit souffrir diminuèrent bientôt le nombre de ses filles. Envoyée en Sibérie avec celles que la mort avait épargnées, elle succomba pendant la route, qu'elles faisaient à pied et enchaînées. C'est elle sans doute qui, du Ciel, a obtenu par ses prières la grâce de la persévérance au corps entier de l'ordre des Basiliennes, persécuté sous le sceptre de l'empereur Nicolas. Les deux cent quarante cinq religieuses qui composaient cet ordre ont toutes, sans en excepter une seule, scellé de leur sang leur attachement inviolable à la foi et à l'Eglise, et leur fidélité à Jésus-Christ et à son vicaire.

DIEU SEUL SOIT LOUÉ.

MAKRENA MIECZYLAWSKA.

Nous soussignés, déclarons avoir lu la présente déposition de la Mère Macrine, écrite en sa présence, et nous certifions qu'elle est entièrement, et dans tous ses détails, conforme à ce que nous avons entendu de sa bouche.

S MAXIMILIEN RYLLO, Recteur de la Propagande.

L'ABBÉ ALEXANDRE JELOWICKI, Recteur de Saint-Claude.

L'ABBÉ ALOYS LIETNER, élève en Thé. de la Propagande.

MISSION DE TÉMISKAMING.

Témiskaming, 25 avril 1880.

M. H. TÊTU, P^{TRE}

Archevêché de Québec.

Révêrend et cher Monsieur,

Prié par mon supérieur de vous donner un petit compte rendu de mes missions du St-Maurice, je me fais un plaisir de vous envoyer quelques notes qui feront voir aux associés de la propagation de la foi le bien que procure leur petite obole.

Parti de Témiskaming le 22 mai après-midi, j'eus occasion, dès le 23 au matin, d'exercer mon saint ministère auprès d'une famille sauvage à l'entrée du lac Kipawe. Le soir du même jour, je me trouvais au milieu de 4 familles, heureuses de recevoir la visite du missionnaire. Le 24 au soir j'avais le bonheur de me trouver avec un bon nombre de voyageurs, heureux de faire leur jubilé avant de commencer leur drave de billots. Le 25 je me trouvais au Grany Lake avec la plupart des sauvages de la Kipawe. Malgré ma bonne volonté, je ne pus leur consacrer qu'une nuit et une petite matinée. Je les consolai en leur disant qu'ils pouvaient à leur gré se rendre auprès des missionnaires résidents à Témiskaming. Le 26, je venais surprendre trois familles au pied du lac du Moine auxquelles je dis la sainte messe le lendemain matin ; quelques heures plus tard, je m'arrêtai dans une autre ferme sur le même lac. J'aurais voulu m'y arrêter encore une nuit pour leur dire la sainte messe. Mais ce fut impossible pour moi, j'étais encore à 60 milles du Grand Lac où m'attendaient au-dessus de 200 sauvages et, qui plus est, je craignais de n'avoir pas même le temps de m'en occuper comme il faut avant de partir pour le poste suivant ; aussi je dus, à mon grand regret, quitter cette bonne famille qui se

recueillit un instant pour se réconcilier avec le bon Dieu. Enfin, le 29 mai, j'arrivai au Grand Lac. Je craignais de n'avoir pas le temps de leur faire la mission vu que j'étais arrivé si tard. Mais je fus surpris de n'y trouver que quelques familles. Les autres étaient encore retenues par la chasse, quelques-unes étaient occupées à planter leurs patates ; en un mot, tout était sens dessus-dessous, tandis que tous auraient dû y être pour profiter de la mission. Le pauvre missionnaire dût s'armer de patience pour attendre les retardataires. Au lieu de partir au 1er de juin, pour me rendre à Wasswanipi, je retardai mon départ jusqu'au 5, et malgré tout, à peine pus-je voir la moitié des sauvages ; je vis à peu près tous les sauvages des frontières, c'est-à-dire les mieux instruits du poste, mais je vis à peine trois ou quatre familles des sauvages de l'intérieur, et je fus surtout désappointé de ne pas revoir mon vieux Pasaan, c'est-à-dire le vieux sauvage qui voulait se faire baptiser et qui aurait eu aussi ce bonheur sans la faute d'une de ses femmes qui s'y est opposée entièrement. Ce qui me faisait le plus de peine, c'était de quitter ces pauvres vieux encore loin de Dieu, selon les apparences. Je priai bien fort pour que le bon Dieu eut pitié de ces infortunés. Enfin il fallait se résigner et partir sans avoir vu la moitié de mes pauvres sauvages. Je dis donc adieu à ceux qui étaient présents et leur promis de leur donner encore huit jours à mon retour du St-Maurice ; je les priai surtout d'engager les sauvages de l'intérieur à se rendre pour mon retour.

Le 5 juin, je m'embarquai donc dans mon petit canot d'écorce, et vers les trois heures de l'après-midi, je rencontrai sept familles qui se dirigeaient vers le poste. Nous campâmes ensemble, et j'eus le bonheur de leur faire faire leur jubilé et de baptiser deux pauvres petits enfants. Cette halte de quelques heures fit beaucoup de bien et à la Robe Noire et à ces pauvres enfants. Mais nous étions encore loin de Wasswanipi où les sauvages s'appareillaient à descendre à la Baie d'Hudson avec leurs pelleteries. Je me hâtai de quitter mon campement pour ne pas m'exposer à trouver celui de Wasswanipi déserté par ses habitants.

Le 6 juin, je dis donc adieu aux derniers sauvages du Grand Lac, et le 15 au matin, je débarquai à Wasswanipi

Je craignais de les voir déjà partis, mais je fus heureux de voir le rivage bordé d'une bonne ceinture de sauvages. Autant je fus peiné en quittant les quelques sauvages du Grand Lac, autant je fus heureux d'en trouver un si bon nombre à Wasswanipi. Ces derniers commençaient à s'inquiéter de ne pas voir arriver leur missionnaire. Ils avaient peur de descendre sans avoir reçu leurs provisions de voyage. En un mot, nous étions heureux, et comme c'était un dimanche, je fus content d'avoir jeûné quelques heures pour avoir le bonheur de dire la sainte messe à ces pauvres exilés. Je n'ai pas besoin de vous dire que tous s'empressèrent de se rendre à l'appel du missionnaire, qui les trouva même plus réguliers que d'ordinaire. Au lieu d'une mission d'une couple de jours, je fus agréablement obligé de passer 10 jours avec ces bonnes gens. La raison est que 5 ou 6 familles étaient encore absentes, et le commis du poste, M. McLeod, ne voulait pas partir sans avoir reçu sa pelleterie, résultat de son dévouement pour la Compagnie. Ce qui acheva de mettre de l'entrain dans la mission, ce fut l'arrivée des sauvages de Mékiskan, qui se réunirent presque tous à Wasswanipi vers le 20 de juin. Enfin, les quelques retardataires arrivèrent le soir du 23, et la journée du 24 fut un grand jour pour la place. Les sauvages avaient fait bonne chasse, et les derniers surtout avaient apporté beaucoup de graisse d'ours et de viande de castor. Aussi, cette journée fut un jour de festin pour ces pauvres affamés, car plusieurs n'avaient pas grand'chose à manger depuis leur arrivée. Après avoir festoyé à leur gré, tous se rendirent aux exercices de la mission, où l'on chanta des cantiques d'actions de grâces de ce que tout le monde avait pu participer au banquet du Seigneur. Le 25, on se serra la main avec bonheur, et on se promit d'être fidèle encore au rendez-vous le printemps prochain. Il n'y a rien d'extraordinaire dans cette mission, sinon que les mariages mixtes de l'année précédente semblaient resserrer de plus en plus l'union entre nos catholiques et les protestants. Dieu en soit béni !

Partis le 25 de Wasswanipi, nous arrivâmes le 29 à Mékiskan, où nous ne fûmes pas surpris de ne pas trouver grand monde ; à part le commis et sa famille, tous protes-

tants, nous y trouvâmes une pauvre femme avec ses petits orphelins. Cette pauvre veuve était aussi heureuse de revoir la Robe Noire que si toute la tribu s'y était trouvée. Elle eut le bonheur de se confesser et de recevoir le Dieu qui a fait l'éloge de la veuve de l'Évangile, et qui récompense aussi, j'en suis sûr, la foi vive de cette pauvre veuve de Mékiskan. J'y serais resté plus longtemps, mais l'on m'a dit que trois sauvages du St. Maurice y étaient venus pour me rencontrer et m'avaient attendu 5 jours. Enfin, ils étaient partis parce qu'ils n'avaient plus rien à manger et qu'ils ne trouvaient plus rien à Mékiskan. En effet, le commis et les autres n'avaient pas une bouchée à nous offrir en arrivant, je fus moi-même obligé de nourrir ces affamés pendant le peu de temps que je restai avec eux. Oh ! oui, cher Monsieur, si les associés de la propagation de la foi n'étaient pas aussi zélés pour les pauvres missionnaires, il faudrait abandonner les missions et les pauvres sauvages. J'espère toujours d'avoir quelque chose en réserve, parce que je m'attends toujours à trouver quelques misérables presque mourant de faim.

Le 30, je laissai Mékiskan pour essayer de rejoindre au plus vite mes sauvages du St. Maurice, qui m'avaient attendu si longtemps au prix de tant de privations. Nous les vîmes environ à 4 heures après-midi la même journée. Des trois hommes, deux avaient perdu leur femme depuis la dernière mission, et le troisième était le père de la dernière des femmes qui était morte depuis trois semaines. Il était accompagné de son épouse et de deux petits enfants ; l'un d'eux étant orphelin de quelques jours. Dire que tous ces gens avaient à peine pris deux poissons depuis la veille qu'ils étaient partis de Mékiskan. Aussi, furent-ils joyeux de voir leur missionnaire, qui les aida à retourner chez eux. Mais ce qui les rendait heureux n'était pas tant les quelques bouchées qu'ils recevaient que les consolations qu'ils goûtaient dans leur affliction.

Une autre chose qui leur faisait beaucoup de peine, c'était tout ce qui se passait dans le temps à Kikendate et à Wemontaching. Hélas ! me dirent ils, mon père, ton cœur aura du chagrin quand tu arriveras au Saint-Maurice. Tu

y trouveras de la boisson et tu verras probable ment beaucoup de sauvages en boisson. C'est beaucoup pour cela que nous sommes partis. Plusieurs sont morts ce printemps ; je crois que le Bon Dieu est fâché contre nous autres, et cependant, on continue à l'offenser.

Vous devez vous le rappeler, Monsieur, sur le dernier rapport qui a paru dans vos annales, je vous dépeignais sous de sombres couleurs le triste état de la mission, surtout depuis que les traiteurs font opposition à la compagnie de la Baie d'Hudson en voulant débaucher les pauvres sauvages par la boisson. Vous nous rendriez un grand service, Monsieur, si par vos rapports avec les Messieurs de la Chambre, vous pouviez obtenir qu'on mit fin à cette vente de boisson parmi les sauvages ; nous voyons que le gouvernement dépense tant pour la police (montée) à cheval à la Rivière Rouge, pourquoi ne ferait-il pas quelque chose pour sauver nos pauvres sauvages du Bas-Canada, nos plus proches voisins de Québec, en un mot, ceux que les missionnaires avaient coutume de désigner sous le nom de bons sauvages du St-Maurice. Je les quittai avec beaucoup de peine dans l'été de 1878 à cause de cette malheureuse boisson, et voilà qu'avant de toucher les rives du St-Maurice, l'on vient m'apprendre que la boisson roule encore en plein, que faire ? Avancer ? retourner ? Hélas ! prions, en attendant que les hommes de loi fassent leur devoir en faisant exécuter ce qu'ils se donnent la peine de décréter. Oui, prions, dis-je à mes sauvages, peut-être le bon Dieu aura-t-il pitié des autres, prions surtout pour que, au jour de sa colère, ils ne soient pas exterminés sans avoir le temps de se repentir.

Absorbés dans ces pensées nous continuons notre marche vers le St-Maurice ; le 2 juillet nous arrivions à Kikendate. Le premier qui s'offre à mes regards, c'est justement un de ces malheureux qui vendait de la boisson. Oh ! que n'ai-je trouvé le moyen de le faire partir pour ne plus le revoir, avec cette maudite boisson. Inutile de vous dire que je pris tous les moyens pour arrêter ce commerce par des entretiens privés et publics. Oh ! pauvres sauvages, quand vous leur parlez, ils semblent que vous les avez gagnés. Mais hélas ! vraies girouettes, si le diable lui-même leur parlait, il me semble

presque qu'ils se jetteraient aussi vite dans ses bras. On a raison de dire, cher Monsieur, que les sauvages sont comme des enfants, et que la loi les traite comme des mineurs. J'avoue qu'ils sont comme des enfants et qu'on devrait les traiter comme les mineurs, mais on ne le fait pas. On veut les ruiner, les exterminer, voilà tout. Voilà pourquoi on laisse les marchands de boisson rôder parmi eux sans se donner la peine de les arrêter. S'il y avait réellement de la loi, et si les Représentants du peuple faisaient leur devoir, ils ne toléreraient pas de pareils abus. J'espère encore une fois, Monsieur, que vous userez de votre influence envers qui de droit, si vous voulez que votre aumône et nos fatigues servent à quelque chose. Oui, c'est triste, et bien triste. Voilà presque uniquement ce que je puis dire cette année de la mission du St-Maurice. Je passai la journée du 3 juillet à Kikendate pour essayer de les préparer à faire une bonne mission, et je partis le 4 pour tout préparer à Wemontaching. Là encore, nouveau sujet de tristesse ; presque personne ne s'empressait de voir le missionnaire, presque tous se sentaient coupables, les uns avaient les yeux pochés, d'autres étaient estropiés. L'un d'eux s'est fait presque enlever le poignet à coup de couteau. Quel bien voulez-vous faire avec de pareils gens ? Je leur rappelai mes derniers avis de l'année précédente, et je leur fis voir de leurs propres yeux l'état où ils étaient. Tous en convenaient, tous étaient bien peinés, du moins en apparence. Tous en général et chacun en particulier m'ont fait les plus belles promesses. Aussi ai-je consenti à les admettre à peu près tous aux sacrements. Mais encore n'était-ce pour ainsi dire qu'en tremblant.

En effet, ce n'est guère encourageant quand, après vous avoir fait les plus belles promesses comme on m'en fit avant de partir de Kikendate, on vous dit au bout de trois jours : O mon Dieu ! que c'est affreux ce qui a eu lieu le soir même après votre départ. Il y a eu un gros *sprez*, comme on dit. Il y a un pauvre jeune homme de 16 à 17 ans qui s'est tellement enivré qu'on a cru qu'il allait en devenir enragé. Il est devenu fou à lier. On a été obligé de l'attacher toute la nuit et de le garder ; encore faisait-il entendre des rugissements effrayants de sorte que tout le monde en eut peur.

Inutile de vous dire que tous eurent honte de cet accès de folie ; mais, après tout, à quoi bon ces paniques, quand immédiatement après on est prêt à recommencer. On m'a encore dit que durant la mission de Wemontaching, quelques-uns des sauvages sont venus à Kikendate pour canoter les provisions. Auriez-vous cru qu'alors même ils se seraient laissés aller à la boisson au point de gaspiller presque toute la charge. Non, Monsieur, je ne vois guère de remède à ce mal extrême qu'un bon sergent de police qui viendrait en prendre quelques-uns pour les mettre au violon pendant un temps assez considérable pour y réfléchir.

Je ne vous parlerai point de procession cette année. J'ai été assez mécontent de mon monde que je leur ai dit qu'ils ne méritaient pas d'avoir des processions. Corrigez-vous d'abord et ensuite vous aurez droit de faire une démonstration publique de votre foi et de votre piété. Oui, c'est le cas de dire : *O tempora, o mores!* Il y a loin de là au temps où l'on disait : Wemontaching est le paradis de nos missions. Ne devons-nous pas dire, aujourd'hui, que c'est un véritable enfer. Oh ! qui nous délivrera de cette maudite boisson pour nous aider à travailler au salut de nos pauvres sauvages déjà si abandonnés ! Celui qui vendait de la boisson m'a promis de ne plus en vendre aux sauvages ; malheureusement il ne m'a pas promis de ne plus en monter. Les sauvages aussi m'ont dit qu'ils aimeraient bien ne point voir de boisson. Mais hélas ! disent-ils, si nous en voyons, il sera difficile que nous n'en prenions pas. Ainsi donc, cher Monsieur, il serait très important d'obtenir du gouvernement qu'il empêche un pareil commerce qui a des effets si déplorables.

Depuis mon départ, j'ai su qu'il y en a deux ou trois qui sont partis pour monter avec de la boisson en dépit de toutes les remontrances ; on dirait qu'ils veulent se moquer du gouvernement. Enfin espérons que le bon Dieu aura pitié de nous et de nos pauvres sauvages en mettant fin à ces désordres. En attendant, laissez-moi vous dire que je quittai Wemontaching le 23 juillet ; je retournai le lendemain soir à Kikendate où je passai encore un jour pour procurer les derniers secours religieux à ceux qui n'avaient pu se rendre à la mission.

Le 26 je dis un dernier adieu à ceux qui m'avaient fait tant

de peine, les conjurant au nom du bon Dieu de vouloir bien être sages. Je me mis en route pour la Barrière où j'arrivai le 3 d'août. Depuis notre départ de Wemontaching jusqu'à la Barrière, nous avons eu deux journées de beau temps. Il a plu tout le reste du temps ; c'était comme pour nous laver des souillures du St. Maurice. Mais peu importe qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, pourvu que l'œuvre du bon Dieu se fasse. Au moins notre mission de huit jours à la Barrière fut-elle une consolation pour nous. Les sauvages semblaient faire tout en leur pouvoir pour nous faire plaisir ; aussi étaient-ils fiers de pouvoir se dire : nous autres, nous n'avons pas bu depuis l'été dernier, nous n'avons pas vu de boisson par ici, et nous en remercions le bon Dieu ; je pense que le Seigneur les aura comblés en retour de ses grâces et de ses bénédictions. Ces pauvres sauvages sont vraiment actifs et zélés pour la maison du bon Dieu. Tous les ans ils améliorent leur chapelle ; les blancs eux-mêmes seraient fiers d'en avoir une pareille. Mais, hélas ! quel sacrifice, quelles privations de toutes sortes pour réussir ainsi ! Oh, mes chers associés, si vous voyiez le goût, l'amour du bien qu'ont ces pauvres sauvages quand ils sont éloignés de la boisson, je suis certain que vous redoubleriez de sacrifices pour venir en aide à ces malheureux.

Les sauvages de la Barrière eux aussi voudraient pouvoir organiser une petite procession. Mais, hélas ! que faire ? Eh bien, ils ont une petite bannière, représentant l'image de la Sainte Vierge, et nous avons le bonheur d'avoir un pauvre petit ostensor et un encensoir qu'on jetterait dans quelque coin de vos sacristies. J'ai prié Notre Seigneur d'avoir pitié de ces enfants pauvres qui voulaient lui témoigner extérieurement leur amour et leur respect. La congrégation s'est rangée sur deux lignes, précédée de leur petite bannière et accompagnant le Très Saint Sacrement en faisant retentir les airs de leurs plus beaux cantiques.

Le lendemain, 11 août, je me mis en route pour le Grand Lac. J'avais hâte d'y arriver, car le bon Dieu avait visité cette place depuis mon départ ; sept sauvages étaient morts dans l'espace à peine de trois semaines ; mes deux vieux sauvages païens étaient du nombre, mais du moins j'eus la

consolation d'apprendre qu'ils avaient reconnu la main de Dieu et qu'ils avaient prié le chef de leur donner le baptême. Ce qu'il fit avec bonheur. L'un de ces vieux mourut au poste de la Compagnie et se sentit heureux après avoir été régénéré dans l'eau sainte du baptême ; il ne cessait de dire à ses enfants d'aimer la prière et d'écouter la robe noire. L'autre vieux tomba malade à environ vingt mille du Fort, et envoya aussi chercher le chef avant de mourir pour recevoir le saint baptême. Mais à côté de ces beaux traits de la grâce, il y eut aussi des scandales. Un jour, un pauvre jeune homme tombe malade, et les bons sauvages du Grand Lac de se rendre auprès de lui pour prier et engager ses parents à prier le bon Dieu en faveur de leur fils. Le croiriez-vous, le père du jeune homme devint furieux et renvoya tous ces priants. Il aimait mieux s'adresser au diable et faire toute espèce de jongleries. On voulut le reprendre, et le commis lui-même tâcha de lui faire honte de toutes ces manœuvres diaboliques, mais le père n'en tint aucun compte. Pour toute réponse, il sortit furieux de la maison, prit son enfant dans sa tente et ordonna au reste de sa famille d'aller camper loin du Fort où personne ne viendrait les troubler. Le diable dut en rire et se dire : Eh bien, je gagne après tout. Mais toutes ces jongleries n'empêchèrent pas le jeune homme de mourir, et ses parents en furent quittes pour leur honte. Depuis ce temps-là, leur pouvoir de jongleur est tombé en discrédit, et pour comble de malheur, le père lui-même est tombé bien malade, et s'est fait transporter dans le bois. Probablement avait-il peur de se faire gronder par la robe noire, voilà pourquoi il s'est sauvé : pourtant cet homme est baptisé. Preuve qu'on peut abuser de la grâce de Dieu, comme les deux premiers sont des preuves qu'on ne doit jamais désespérer de la conversion de personne.

A mon retour au Grand Lac, j'ai trouvé presque tous les sauvages réunis, et surtout les sauvages de l'intérieur, excepté donc le vieux jongleur que je n'ai pas vu à la mission depuis deux ans. Les autres m'ont donné assez d'occupation pendant les huit jours que je suis resté au Grand Lac. Tous voulaient apprendre à lire, étudier leur catéchisme, connaître

la prière. En un mot, si ces pauvres sauvages ne savent pas grand'chose, du moins ont-ils l'air de vouloir connaître et servir le bon Dieu. *Deo Gratias.*

Si vous aimiez, Monsieur, à savoir si la terre est cultivable dans ces parages, je vous dirai que nos sauvages commencent à cultiver, et la terre, loin de se montrer ingrate, répond abondamment à leurs efforts. S'ils étaient plus persévérants, vous seriez surpris de voir une belle colonie, même dans ces pays sauvages. Entre la Barrière et le Grand Lac, il y a deux belles fermes où j'ai fait deux missions pour donner une chance à ces sauvages *cultivateurs*.

Il est temps, Monsieur, de revenir sur nos pas si nous voulons hiverner encore dans notre résidence du Témiskaming.

Mais avant d'arriver à Témiskaming il y a plusieurs fermes échelonnées le long de la rivière Kipawe, et ces voyageurs souhaitent ardemment de revoir le missionnaire. Ainsi donc à cette heure nous disons adieu aux sauvages pour visiter les blancs.

Parti le 19 d'août du Grand Lac, le 21, vers minuit, nous arrivions à la première ferme sur la rivière Kipawe, là où nous avons rencontré les draveurs au mois de mai. Cette fois il n'y avait pas un seul catholique à la ferme. Le lendemain 22, nous arrivions à la ferme de M. O. Latour où nos voyageurs ont reçu avec bonheur la visite du prêtre. Le 23 nous étions au Bois Franc où il y a trois ou quatre fermes ; nous y avons passé le dimanche pour donner une chance à ces divers habitants de faire une petite mission ; une visite dans ces fermes est une vraie fête pour tous ces gens, catholiques ou protestants, et une consolation pour le missionnaire.

Enfin le 25 août, j'arrivai à Hunter's Lodge, poste de la compagnie sur le lac Kipawe, où j'eus le bonheur de revoir presque tous mes sauvages. Ils avaient été à la mission de Témiskaming, et à mon retour, ils n'avaient pas grand'chose à manger ; aussi n'insistèrent-ils pas pour me retenir plus longtemps. Les quatre murs de leur chapelle sont levés, mais ils ne sont pas assez riches pour avancer davantage ; si quelqu'un ne vient à leur aide, ils resteront encore longtemps sans chapelle. Ils me prièrent seulement de vouloir bien les

confesser une dernière fois avant de partir pour le bois : ce que je fis avec le plus grand plaisir. Le lendemain, je me rendis au milieu des habitants établis à 7 ou 8 milles du poste. Ils furent heureux de recevoir la visite du prêtre au milieu de leur récolte. Tous répondirent à l'appel, et le lendemain, 28, le missionnaire put diriger son embarcation sur un autre côté du lac où une dizaine de jeunes gens attendaient avec impatience le bienfait de la mission. Le 29 au soir, je couchai sur le lac Témiskaming, à la gueule de la rivière Kipawe, à l'endroit nommé rapide Kipawe, sur le lac Kipawe. Là il y a une vieille irlandaise, Mme Burns, avec deux de ses garçons et un de ses neveux et un homme engagé. Il était presque nuit lorsque je vins les surprendre, mais leur joie n'en fut pas moins grande, et tous se firent un bonheur de se préparer à recevoir les dernières bénédictions du jubilé, qui devait se terminer ici à la fin d'août.

Enfin le 30 août, je revoyais ma chère résidence de Témiskaming où je pus me reposer pendant quelque temps de ce voyage parmi mes pauvres sauvages.

Dans le mois de septembre, je fus appelé à visiter un malade à 25 milles à la tête du lac Témiskaming : c'était un vieux canadien du faubourg Saint Antoine de Montréal, nommé James Coy, connu sous le nom de James King. Depuis plus de 60 ans qu'il travaille pour la compagnie de la Baie d'Hudson. Quoique seul parmi les protestants et au milieu des ministres, et marié à une sauvagesse protestante, il a su cependant conserver sa foi pure et intacte ; il a essayé d'élever tous ses enfants dans la religion catholique. Plusieurs d'eux étaient déjà grands lorsque le R. P. Laverlochère est allé faire entendre sa parole ardente dans la Baie d'Hudson. Quelques-uns avaient suivi le protestantisme, mais le bon vieux avait toujours prié le bon Dieu d'avoir pitié de lui, et de le conserver jusqu'au moment où il pourrait venir se reposer dans un cimetière catholique. Ses vœux ont été exaucés, il a eu le bonheur d'être assisté par le prêtre à ses derniers moments. Il a eu aussi le bonheur de voir sa femme et ses enfants se faire catholiques, et quelques instants avant de mourir il a eu la consolation d'entendre dire qu'une de ses brues voulait elle aussi se réunir au reste de la famille

Il l'a vu recevoir le saint baptême, et il a vu bénir son mariage et, quatre heures plus tard, il allait recevoir la récompense de ses travaux dans le ciel. Tous ses enfants s'écrièrent : puissions-nous vivre et mourir comme notre père !

Veillez, Monsieur, prier pour celui qui a l'honneur d'être votre très humble serviteur.

J. P. GOUGEON, O. M. I.

Mission chez les Micmacs de Ristigouche.

Ste Anne de Ristigouche, 28 août 1880.

RÉV. H. TÉTU, P^{TRE},
Aumônier de l'Archevêché de Québec.

Mon cher Monsieur,

J'ai l'honneur de répondre à votre lettre demandant un rapport sur la mission des sauvages Micmacs de Ristigouche. Ce rapport sera court cette fois, et les nouvelles que j'ai à vous donner ne sont guère agréables, car la mission traverse des temps bien critiques. Les sauvages de Ristigouche sont encore tous catholiques, mais ils ont besoin de la présence du prêtre pour ne pas tomber dans l'indifférence et dans la négligence à remplir leurs devoirs religieux. Entourés d'ennemis qui ne demanderaient pas mieux que de profiter de leur manque de ferveur pour leur tendre des pièges et les faire tomber dans l'apostasie, les Micmacs ont besoin que Ste Anne veille sur eux d'une manière toute spéciale, et c'est aussi à cette puissante patronne de la mission que le missionnaire attribue les quelques succès qu'il rencontre dans l'exercice de son pénible ministère. Grâce à Dieu, les sauvages ont conservé pour cette grande sainte une dévotion véritable et une confiance sans bornes, ce qui, je l'espère, les préservera des mille dangers qui les entourent. La diminution de ferveur que l'on remarque en général chez les Micmacs n'est pas dûe seulement au voisinage des protestants, mais surtout à la nécessité où ils sont de s'éloigner de la mission pendant des temps notables et d'aller travailler avec les blancs qui, j'ai honte de le dire, sont loin de leur donner bon exemple.

Autrefois, le Micmac de Ristigouche vivait de chasse et de pêche, ne s'éloignait que très rarement du reste de la tribu, et encore c'était avec les siens. Aujourd'hui, ces deux manières de vivre n'étant plus suffisamment lucratives, sont

presque complètement abandonnées. Le seul moyen de subsistance qui reste aux sauvages, si l'on excepte quelques familles qui peuvent vivre de la culture de la terre. c'est de passer l'hiver dans les chantiers, et l'été de conduire sur la rivière les étrangers qui viennent goûter pendant quelque temps le plaisir de la pêche. Ce dernier emploi est assez lucratif, ne tient pas le sauvage absent pendant longtemps et ne l'éloignerait pas non plus de ses devoirs religieux, si de malheureux vendeurs de boisson n'allaient pas à leur rencontre pour leur donner ce qui est vraiment un poison mortel pour ces pauvres enfants des bois. Une fois sous l'influence de la boisson, le sauvage peut se rendre coupable des plus grands désordres, et après s'être laissé enlever souvent tout son argent, il revient n'ayant rien à donner à sa famille.

Si, à Ristigouche, on avait, comme ailleurs, le moyen de faire respecter la loi qui protège les sauvages d'une manière toute particulière contre la vente des boissons enivrantes, on mettrait vite fin à ce fléau, le plus terrible de tous, et qui ruine et détruit, corps et âme, la tribu d'ailleurs si paisible des sauvages de Ristigouche.

Voilà les dangers contre lesquels il faut que le prêtre garde les sauvages qui sont au nombre de quatre cents âmes. C'est un ministère pénible et difficile ; cependant, le Seigneur, plein de miséricorde et d'amour, a toujours des consolations à donner au missionnaire au milieu de ses épreuves ; il lui donne des jours de joie ; tels sont ces jours de grandes fêtes où l'on dirait que la grâce ranime la foi et la ferveur de ses ouailles d'une manière vraiment extraordinaire, et ces jours encore où il assiste quelque pauvre sauvage à ses derniers moments. Là encore la grâce abonde, et rien n'est plus consolant que de voir la résignation et la joie du mourant qui quitte cette terre où il a été si peu favorisé pour aller dans un monde meilleur, où sont bienheureux ceux qui ont été pauvres et ceux qui ont souffert.

Bien à vous,

OCT. DRAPEAU, Ptre.,
Missionnaire.

Missions du diocèse de Rimouski.

(Suite)

Ces missions du Nord, commencées plus régulièrement en 1640, réussirent très bien. A la nouvelle de l'arrivée des missionnaires, les tribus circonvoisines sortaient des grandes forêts et venaient entendre les instructions. Elles s'en retournaient consolées et portant dans leur cœur cette semence salutaire. Plusieurs ne laissaient pas que de regretter l'obligation de revenir au chef-lieu pour continuer à se pénétrer de la doctrine chrétienne. Le Père Charles Lalemant ayant fait connaître ses légitimes plaintes à la duchesse d'Aiguillon, protectrice insigne des missions, fournit de quoi entretenir les Pères toute une année. En arrivant au milieu des sauvages, en 1643, les Pères apprirent qu'ils avaient choisi parmi eux un jeune homme venu de Sillery depuis peu. Ce sauvage, fort bon chrétien, avait été établi maître de prières. Le matin et le soir il les rassemblait tous dans une grande cabane pour y prier Dieu publiquement. Le chef, dans sa naïveté, lui mit même un grand fouet de corde à gros nœuds entre les mains, afin qu'il s'en servit comme de moyen pour faire respecter son autorité, et lui traça une couronne ou tonsure pour lui donner ce caractère de ressemblance avec les missionnaires. Le nouveau pédagogue mit du zèle dans l'exercice de ses fonctions, et enseigna aux néophytes les prières et en particulier la manière de réciter le chapelet.

Le Père, en arrivant, confirma le jeune homme dans son autorité, tout en le privant de la tonsure. Il rassembla ensuite tous les enfants pour leur conférer le saint baptême, commença à entendre les confessions, et accorda la communion à ceux qui étaient suffisamment instruits et dont la vie était édifiante.

Les adultes auxquels l'on différerait le baptême, s'en affli-

geaient : un fameux sorcier en exprimait sa plainte au Père :
“ Je vois que c'est à dessein, disait-il, que tu diffères toujours
“ mon baptême ; vous vous déliez de mes dispositions, vous
“ croyez que je ne suis pas sincère et veux demeurer dans
“ mes mauvaises habitudes et coutumes. N'importe, différez
“ encore, si vous le voulez, éprouvez-moi tant qu'il vous
“ plaira ; je ne perdrai pas courage, j'espérerai toujours et
“ vous importunerai jusqu'à ce que je sois exaucé.”

Ces sentiments méritaient des encouragements, mais par prudence le Père porta le délai du baptême jusqu'à l'automne. En attendant, il le conféra à deux hommes et deux femmes, dont les enfants étaient tous baptisés et qui vivaient fort paisiblement. Plusieurs autres également bien disposés furent admis à la même faveur. Il faut citer surtout le fait d'un vieillard qui était à l'agonie depuis plusieurs jours, quand un chrétien, arrivé quelques jours avant le Père de Quen, lui demanda s'il voulait être baptisé. “ C'est ce que j'attends et ce que je désire pour partir de ce monde, répondit le moribond.” Son désir fut exaucé, et incontinent après il expira, allant sans doute au ciel puisqu'il était purifié de toute souillure.

Dans le même temps, un enfant fut guéri pour ainsi dire miraculeusement. Immédiatement après son baptême, il fut pris de la fièvre et fut bientôt à l'extrémité. Son père adonné aux songes et aux superstitions, aimait tendrement ce fils et appela le Père de Quen qui fit des prières sur le petit malade, mais inutilement. Un néophyte qui accompagnait le missionnaire et connaissait l'attachement du vieil infidèle à ses superstitions, lui fit livrer des instruments qu'il avait cachés soigneusement. Alors tous ensemble se mirent à genoux, on pendit un crucifix au-dessus de la tête de l'enfant et les prières furent récitées avec ferveur. La fièvre commença dès lors à diminuer et disparut entièrement le lendemain. Les parents transportèrent leur cher fils à l'église et promirent d'embrasser la foi.

La Relation de 1648 rapporte les paroles de certains sauvages qui auraient fait honneur à de vieux chrétiens nés dans le sein de l'Eglise.

Il s'en trouva un doué d'une excellente volonté mais d'une

mémoire si courte qu'il ne pouvait retenir les articles du symbole. " Si je savais, disait-il, comment il faut parler à Dieu, je lui demanderais de l'esprit. Vous autres, qui savez les prières qu'il faut faire, que ne le dites-vous pour moi afin que je sois baptisé avec vous ? Je veux aimer Dieu et je ne le puis : car je ne saurais retenir ce qu'il lui faut dire : mon cœur lui veut parler, mais ma bouche demeure muette, parce qu'elle ignore le langage qu'il faut employer. Je crains l'Enfer et encore plus les péchés qui nous y mènent, et peut-être que n'ayant pas d'esprit je ne pourrai les éviter."

Quelle admirable humilité ! quel sentiment de componction et d'amour de Dieu ! Ils sont bien capables de faire rougir tant de chrétiens de nos jours, jouissant en abondance de tous les secours de la religion et cependant remplis d'orgueil et ne répondant que par la tiédeur aux bienfaits de la religion.

On trouve aussi une admirable défiance de lui-même dans le fait suivant d'un néophyte. Il venait d'être lavé dans les eaux sacrées du baptême. Montant en canot pour s'en retourner en son pays, il adressa les paroles suivantes au missionnaire de Tadoussac :

" Mon père, redouble tes prières, tu m'as donné de la crainte avec le baptême : j'ai peur que le démon ne me ravisse les grands biens que je remporte avec moi. Ce méchant m'attaquera bien plus fortement quand il me verra seul. Il me semble que je ne le crains pas auprès de toi, et qu'il redoute la maison de la prière ; mais lorsque je serai dans le fond des forêts, parmi des gens attachés à leurs superstitions, qui se moqueront de moi lorsque je ferai mes prières, c'est alors que le démon joindra ses railleries aux leurs. Je tâcherai de tenir ferme, mais aide-moi, mon Père, tant que tu pourras auprès de Dieu."

N'est-il pas touchant de voir comment ces barbares, une fois convertis à la foi, pratiquaient les enseignements qu'ils avaient reçus ? Ils se mettaient à genoux ensemble : l'un d'eux prononçait les prières fort distinctement et tous les autres répétaient posément et avec une dévotion touchante. Les premières prières achevées, ils récitaient en commun

trois dizaines de leur chapelet : le dimanche et les jours de fêtes, ils prolongeaient de beaucoup leurs prières.

La foi s'étendit bientôt davantage : en 1649, elle pénétra chez les Oumamiouek, qui habitaient les terres voisines de l'île d'Anticosti. Les chefs vinrent presser les missionnaires de Tadoussac de les suivre dans leurs vastes forêts pour baptiser et confesser les nations qui le désiraient. Le Père Gabriel Druillettes consentit à les accompagner par un chemin nouveau, mais affreux. " Je vis, dit le Père à son retour, tant de ferveur dans ces bons néophytes à mon premier abord, que les fatigues d'un voyage, pourtant épouvantable, me semblèrent bien douces."

En effet, le trajet s'était fait en canot par une rivière dangereuse : sitôt qu'ils arrivèrent à un grand lac où la tribu les attendait, les sauvages accoururent vers les rives, et ayant reconnu le missionnaire, exprimèrent leur joie. Ils se jetèrent à genoux ; les petits enfants environnèrent le Père et le caressèrent de tous côtés. Les malades s'écrièrent qu'ils ne craignaient plus la mort, puisqu'ils avaient le moyen de se confesser. Puis aussitôt on délégua quelques canots pour avertir les sauvages voisins ; en attendant, on dressa une petite chapelle.

L'un d'entre eux, qui avait l'habitude de faire les prières publiques et d'instruire les catéchumènes, fit rendre des actions de grâces à Notre-Seigneur ; petits et grands chantèrent des cantiques avec tant de piété et de dévotion que le Père en fut attendri. Il apprit que le sauvage faisant les fonctions de catéchiste, visitait les malades tous les jours et priait pour eux, en sorte que plusieurs païens, touchés de ces exemples, demandaient le baptême, et quelques-uns disaient tout haut que ces prières les avaient guéris de leurs maladies.

Un des exemples les plus touchants fut celui d'un vieillard d'environ quatre-vingts ans, qui fut touché de la bonne vie des chrétiens. Pour s'instruire, il venait deux fois le jour à la chapelle, et écoutait comme un enfant l'enseignement de la doctrine. Comme sa mémoire était rebelle, on le voyait souvent se promener en des lieux écartés, répétant les prières qu'on lui avait apprises, pour les graver plus avant dans son cœur.

Un brave et généreux catéchumène voulut accompagner le Père Druillettes à son retour, mais il le fit passer par son pays. où, ayant assemblé ses compatriotes, il demanda le baptême avec grande ferveur. “ Je renonce, dit-il, à toutes mes superstitions, je désire être baptisé devant mes frères, afin qu’étant témoins de la foi que je professe, ils soient mes accusateurs si je n’obéis pas à tout ce que la loi de Jésus-Christ me commande. Je les invite et les conjure de me rendre service. Je te conduirai, mon Père, chez d’autres nations auxquelles j’ai appris les vérités de l’Evangile. Baptise-moi donc, Père, nous les irons voir tous deux ensemble l’été prochain.”

Le missionnaire ne put se refuser à des instances si vives et parties d’un cœur si généreux.

L’année suivante, ce fut le Père De Quen qui fit cette mission ; il se jeta dans un petit canot d’écorce, et, malgré les vents et les tempêtes, se rendit à quatre-vingts lieues plus bas que Tadoussac. Plusieurs l’avaient attendu, mais d’autres avaient été obligés de se retirer dans les bois. Le Père baptisa les enfants qu’on lui présenta très volontiers, et y confessa quelques chrétiens qui depuis six ou sept ans avaient reçu le saint baptême à Tadoussac, mais n’avaient pu y retourner depuis ce temps-là. Il employa son temps à donner des instructions sur la foi, promettant à tous une nouvelle visite au printemps suivant. “ Ce sont, écrivait le Père à son supérieur, peuples d’une simplicité fort innocente, qui écoutent très volontiers la parole de Dieu, qui sont aisés à gagner à la foi : mais aussi il est difficile à nous de les chercher et à eux de venir jusqu’à nous.”

LES SEPT ILES.

Sous le nom de Sept-Iles était compris, du temps des Français, une partie de la côte nord du St. Laurent où, de fait, l’on voit sept îles qui ne sont composées que de rochers fort stériles et couverts seulement de méchants arbrisseaux. La plus grande n’a pas deux lieues de tour et la plus rapprochée de la côte n’est pas à une lieue. Il y a deux siècles, les sauvages, après avoir chassé dans les forêts, se rendaient à une

rivière assez voisine pour y trafiquer avec les Français. On les appelait alors *Oumamiois* ; leur langue se rapprochait de celle des sauvages de Tadoussac, quoiqu'elle eût beaucoup de mots et d'idiomes différents. (1)

Bons et traitables, ces sauvages acceptèrent facilement le catholicisme. Leur premier missionnaire fut le Père Louis Nicolas, S.J.

Mais le premier qui hiverna au milieu d'eux fut le père Boucher, S. J. (1677-78). " L'opposition qu'il a trouvée, dit la Relation (1), à l'occasion des projets qu'il avait faits pour l'instruction de ces sauvages pendant l'hiver, nous font juger que le démon s'y est opposé dans la crainte de perdre ce qu'il avait gagné, ayant non seulement fait quitter la prière à quelques uns, mais même les ayant fait retourner à leurs anciennes superstitions, jusqu'à faire des festins, qui sont une espèce de sacrifice au démon. Le Père voyant toutes ses mesures rompues par l'infidélité de ceux qui devaient le conduire au lieu de l'assemblée des sauvages, ne laissa pas de se mettre en chemin, quoique fort abattu d'une longue indisposition et d'une grande disette de vivres qu'il avait eu à souffrir pendant plus de trois mois. Ce fut dans le plus rude de l'hiver, sans vivres et sans écorces pour se mettre à l'abri pendant la nuit, après huit jours de fatigues qu'on ne peut concevoir sans l'avoir expérimenté, qu'il arriva sur le lac où il y avait quelques cabanes de sauvages.

" Aussitôt qu'on sut son arrivée, ceux qui n'en étaient qu'à douze ou quinze lieues s'y rendirent incontinent. Le zèle des anciens chrétiens, le regret de ceux qui avaient failli, et la bonne disposition de plusieurs infidèles pour le baptême lui firent bientôt oublier les fatigues passées. Il demeura le reste de l'hiver avec eux à les instruire et à leur administrer les sacrements, et en est retourné avec la consolation de voir parmi eux les commencements d'une nouvelle église, et l'espérance de la voir augmenter tous les jours."

(1) Relation de 1673-4, publiée par le Père Martin, S. J.

MISSIONS DU NORD-OUEST.

LETTRE DE LA RÉVDE SŒUR CHARLEBOIS, ASSTE,
A LA RÉVDE MÈRE SUPÉRIEURE DES SŒURS GRISES
DE MONTRÉAL.

Asile Youville, St-Albert, 14 Janvier 1880.

Très Honorée et bonne Mère,

Je vous avais promis, à mon départ, un résumé de mon voyage aussitôt que j'en aurais le loisir : je le fais aujourd'hui, avec toute la simplicité que vous me connaissez. Ce fut le 25 août dernier que je vous fis mes adieux pour m'embarquer pour St-Boniface avec ma chère petite sœur Derome, destinée pour notre maison vicariale. Vous comprenez, ma très honorée mère, combien il m'en a coûté de vous quitter. J'avais fait un pareil sacrifice, il y a neuf ans, quand j'allai, pour la première fois, visiter nos missions du Nord-Ouest. En embrassant notre regrettée mère Slocombe, alors supérieure, j'ignorais la cruelle épreuve qui m'était réservée à mon retour : cette bonne mère étant alors si bien portante. Cependant, il était arrêté, dans les décrets éternels, que je ne devais plus la revoir ici-bas. Elle mourut en effet avant mon retour à la maison-mère. Au moment de vous faire mes adieux, je me rappelai ce triste événement, non sans éprouver de vives appréhensions à votre sujet, l'état de votre santé étant si peu rassurant. Puis, devais-je retrouver toutes mes chères sœurs à mon retour, et, pour mon propre compte, reverrais-je jamais ma communauté chérie ? tristes pensées que je m'efforçais de refouler au fond du cœur au moment de me séparer de vous, ma très-chère mère, et de toutes mes sœurs.

Parties de Montréal le 25 août, nous arrivâmes à St-Boniface le 29 du même mois, à 10 heures du soir. Quelle amé-

lioration depuis 1871 ! Nous fîmes en quatre jours le même voyage qui, à cette époque, avait été de trois longues semaines. Nos sœurs de Saint-Boniface ne nous attendaient que le lendemain. Sa Grâce, Monseigneur Taché, qui se trouvait à Montréal au moment de notre départ, avait télégraphié que nous arriverions à St-Boniface le 30 au soir. Mais Sa Grâce, qui devait faire route avec nous, ayant changé quelque peu son itinéraire, il se trouva que nous arrivâmes un peu plus tôt, ce qui donna lieu à une plaisante aventure. Comme je frappais à la porte du Couvent, la Supérieure, ouvrant une croisée, demanda ce que l'on voulait. " Nous sommes deux sœurs de Montréal, lui dis-je : " Toute stupéfaite, elle reprit : — "Mais Monseigneur nous a informées que vous n'arriveriez que demain.— Qu'importe, lui répliquai-je, puisque nous sommes arrivées ce soir, ouvrez-nous." Nous nous sommes beaucoup amusées de cette déception qui dérangeait le programme arrêté pour notre réception. Je passai 18 jours à St-Boniface, pour attendre l'arrivée de Mgr Grandin qui revenait de France, afin de continuer ma route avec Sa Grandeur. Pendant cet intervalle j'eus le temps d'aller visiter nos sœurs de St-Norbert qui habitent maintenant une maison assez spacieuse que leur a fait bâtir le bon M. Ritchot, curé de St-Norbert. Sa Grâce, Mgr l'Archevêque, conjointement avec le généreux curé, leur a aussi fait don, non-seulement du terrain où elles sont bâties, mais encore d'une autre terre qui les mettra en moyen de faire plus de bien. Enfin, l'arrivée de Monseigneur Grandin et de tous ses missionnaires nous fit refaire nos malles. La caravane s'organisa le 15 septembre. Elle se composait de Monseigneur Grandin, des Révérends Pères Leduc, Lecoq et Rappé, de huit frères Convers, de notre guide, (M. Boyer), et de deux hommes engagés pour le voyage. Enfin on se mit en route pour St-François-Xavier. Comme le cortège allait bien lentement, je ne me rendis que le lendemain à ce poste où définitivement commença le long trajet vers l'extrême nord.

La caravane se composait de 5 wagons, 11 charettes, tous très chargés et trainés par des bœufs. Ma sœur Hamel, Supérieure-vicaire de nos maisons du Nord, m'avait accompagnée jusqu'à St-François-Xavier et, de là, à la Baie St-Paul,

où nous nous rendîmes le lendemain 17, à 8 heures, pour entendre la sainte messe dite par Sa Grandeur, Mgr Grandin, arrivé à ce poste la veille. Le bon curé, M. St-Pierre, nous reçut chez lui avec la plus grande cordialité. Cet excellent prêtre a fait bâtir une jolie église avec un presbytère très convenable à ses propres frais et dépens, sans contracter aucune dette. Nous eûmes le plaisir de rencontrer à la Baie le Révd. Père Gasté, du Lac Caribou, une des plages les plus reculées du Nord. Ce zélé missionnaire venait rencontrer son Evêque. L'entrevue ne fut pas longue, mais nul doute que ce digne Oblat de Marie n'ait éprouvé beaucoup de consolations auprès de son supérieur qui lui donna pour compagnon le Rév. Père Lecoq. Nous nous souhaitâmes de part et d'autre un heureux voyage. Une autre séparation devait avoir lieu après le diner. La bonne mère vicairie retourna à St-Boniface et je dus, pensive et silencieuse, suivre la caravane, n'ayant pour compagne qu'une petite orpheline âgée de 13 ans.

Maintenant, ma très Honorée Mère, me voici rendue au début de mon itinéraire dans les vastes plaines du Nord d'où je ne sortirai qu'après deux longs mois de marche. Le programme d'une journée est celui de toutes les autres : se lever ordinairement à quatre heures, souvent plus tôt encore, afin de profiter du beau temps ; camper très tard pour la même raison ; faire halte trois fois par jour pour faire reposer les animaux et préparer nos repas ; prendre en patience tout ce qui advient sur la route : accidents de l'équipage, mauvais pas, rivière à traverser à gué, côtes escarpées, intempéries de la saison, etc., etc. Les diverses étapes donnent lieu à des incidents plus ou moins intéressants par les distractions qu'elles échangent avec la monotonie d'une longue route et ensuite par les connaissances qu'elles font acquérir et l'espérance qu'elles font concevoir du bien que fera la civilisation déjà en progrès dans ces déserts autrefois sans limites. J'ai revu avec une grande satisfaction plusieurs endroits aussi silencieux que la tombe il y a 8 ans. Ces lieux offrent aujourd'hui un spectacle de vie et d'activité étonnant. Ces missions, autrefois si pauvres, peuvent aujourd'hui rivaliser avec quelques-unes de nos paroisses du Canada.

Les nombreuses notes de mon journal fourniraient des pages interminables, mais le charme des récits disparaîtrait bientôt sous l'ennui de la redite des mêmes choses ; je ne m'arrêterai donc qu'à quelques faits qui peuvent édifier nos chères sœurs, celles surtout qui nourrissent dans leurs cœurs la vocation pour les missions.

Il y avait un mois que je voyageais, offrant à Dieu des jours qui ressemblaient aux jours qui les avaient précédés, c'est-à-dire les jours froids, pluvieux, etc., cependant toujours heureuse sous le regard de Dieu, quand, enfin, nous arrivâmes au Lac Canard : il était midi. Le Révd. Père Fourmond, missionnaire de cette place, ne nous attendait pas ; il se disposait à prendre son dîner avec deux hommes qui travaillent avec lui à la construction de son église. Au bruit de la caravane, le bon Père sort de son pauvre logis, tout couvert de chaux et de poussière ; sa soutane laissait à deviner sa couleur. Le vénérable vieillard, devenu maçon et charpentier, nous reçut très cordialement, et nous invita à partager son frugal repas, la table étant toute dressée. Or, cette table était mise, non pas comme celle du curé de l'une des riches paroisses de France, où le nom du Rév. Père Fourmond vivra longtemps dans le souvenir de ceux qui furent autrefois ses paroissiens, mais bien à la mode de nos pauvres sauvages qui n'ont aucun meuble dans leurs huttes ou cabanes. La table était donc tout simplement dressée par terre ; trois assiettes et trois gobelets, le tout en fer blanc, ainsi que deux chaudières, l'une pour le thé et l'autre pour les patates, faisaient tout le service ; à côté, comme plat principal, un *sac de pémikan* ; pas d'entremets ni de dessert : ce luxe est inconnu dans ces parages.

Après avoir pris notre repas avec le bon Père Fourmond, nous partîmes pour St-Laurent où nous ne tardâmes pas d'arriver, les deux missions étant voisines. La cloche s'ébranla à notre arrivée, et nous entrâmes à l'église où Mgr Grandin donna le salut et la bénédiction du très St-Sacrement. Les Révds Pères Lestanc, Leduc, Moulin, André Fourmond, Legoff et Rappé, les uns venant de leurs missions éloignées, les autres faisant partie de notre caravane, chantèrent le salut et firent la réception la plus respectueuse à leur Evêque

bien-aimé qu'ils étaient venus recontrer sur la route. C'était vraiment touchant de voir ces bons missionnaires jouissant, pendant quelques instants, du bonheur de se revoir.

Je fus agréablement surprise de voir la mission de Saint Laurent si prospère. Quand j'y passai, il y a huit ans, il n'y avait ni Eglise ni maisons ; nous n'y voyions que quelques tentes de familles métisses venues de la Rivière Rouge. Aujourd'hui on y compte mille habitants. Ces bonnes gens demandent avec instances des religieuses pour instruire leurs enfants. C'est le cas de répéter les paroles de notre divin maître : *La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers*. On dit que, dans dix ans, le Nord ne sera plus reconnaissable ; les progrès de tous genres marchent de pair avec l'immigration. Mais que vont devenir les pauvres sauvages ? Le bûfalo s'éloigne de plus en plus et ces pauvres enfants des bois nous arrivent jusqu'à quinze et vingt-cinq par jour, pour demander à manger : qui peut y suffire ? Personne, pas même le gouvernement. D'ailleurs, sachant qu'ils ont droit à quelques rétributions, ils seront exigeants. Vous me direz peut-être : qu'ils travaillent. Les sauvages actuels ne pourront jamais s'astreindre à la culture ; c'est un état trop contraire à leur manière de vivre. Pour les rendre aptes au travail, il faut commencer par les enfants, les instruire et les former au devoir et à la vertu. J'ajouterai qu'il faut pour cela du dévouement et des ressources pécuniaires. Pour ma part, il me semble que si la Divine Providence m'envoyait un mille piastres par année en y ajoutant le travail et l'industrie de nos sœurs missionnaires, je vous assure, ma très honorée mère, que je ne mettrais pas grand temps à recevoir tous ces pauvres petits enfants infidèles, et j'en ferais de bons citoyens et de vertueuses mères de familles.

Notre chère sœur St-Michel, partie du Lac Labiche, en septembre dernier, pour se rendre à Montréal, où elle est présentement, n'aura pas manqué de vous dire la consolation que nous avons eue de nous rencontrer dans le voyage. Pauvre petite sœur, comment est-elle depuis son retour ? Elle suit probablement un bon traitement de la part d'un oculiste. Il me tarde d'avoir de ses nouvelles.

Nous avons aussi rencontré sur la route un homme qui

venait de St-Albert ; nous nous sommes hâtées de lui demander s'il avait entendu parler d'une sœur malade dans cette mission. "Oui, répondit-il, elle est morte et enterrée." Nous nous préparions à cette triste nouvelle, car nous avions appris, quelque temps auparavant, que notre chère sœur Alphonse était dans un état de faiblesse qui laissait peu à espérer. Mon désir d'arriver auprès de nos chères sœurs de St-Albert ainsi éprouvées redoubla, la route me devenait de plus en plus longue. Le Rév. Père Leduc, devant prendre les devants pour aller chercher des secours d'animaux et de provisions pour la caravane, je demandai à le suivre avec ma petite compagne. Monseigneur me le permit bien volontiers, vû que, la saison étant déjà si avancée, le froid et la neige nous empêchaient de monter nos tentes et qu'en conséquence il fallait coucher à la belle étoile auprès d'un grand feu, au risque de périr de froid. J'arrivai enfin à St-Albert le 14 novembre, et Monseigneur et sa suite n'arrivèrent que le 20, harrassés de fatigue et de misères. Je n'entreprendrai pas de décrire la scène touchante de mon arrivée : la joie, la tristesse se partageaient les sentiments. Nos sœurs étaient sans doute heureuses de me revoir, mais leurs visages se baignaient de larmes au souvenir de la chère compagne qui n'était plus ! Nous nous consolâmes mutuellement par des pensées de foi et d'espérance.

J'ai été très satisfaite de la visite de cette mission. J'ai trouvé que leurs élèves avaient fait beaucoup de progrès. J'ai assisté à un examen qui m'a agréablement surprise. Ces enfants ont très bien répondu en anglais et en français sur les différentes branches qu'on leur enseigne. Pour m'assurer encore davantage de leur savoir faire, j'allai plusieurs fois les surprendre à la classe ; je les faisais lire, calculer, j'écoutais la récitation de leurs leçons, et j'ai toujours été satisfaite de l'application de ces enfants.

Nos sœurs ont à faire la cuisine chaque jour pour 125 personnes, et elles n'ont à cette besogne qu'une fille canadienne aidée de quatre orphelines du pays. Au dehors du couvent on estime beaucoup les enfants ainsi formées à la cuisine et à la tenue du ménage. Aussi, plusieurs de nos petites filles sont avantagement placées, et un certain nombre sont à la tête de familles chrétiennement élevées.

Je ne manquerai pas de vous dire, ma bonne mère, combien je suis édifiée de voir la charité, la douceur, et le dévouement avec lesquels nos sœurs soignent les pauvres sauvages et leur donnent à manger, malgré le grand nombre qui les assiègent. On ne peut pas les astreindre à venir à une heure fixe. Ils viennent à toute heure et quelquefois dans le temps où elles sont le plus occupées ; néanmoins elles n'en paraissent jamais importunées. Que de choses j'aurais à vous mander, mais cette lettre est déjà trop longue. Je pense partir pour le Lac Labiche au commencement de mars ; j'aurai alors terminé ma visite ici. Je ne songe pas à ce voyage sans quelques appréhensions : l'hiver est si froid, et le dortoir si vaste, puisque nous n'aurons d'autre abri que le firmament. Le trajet de St-Albert au Lac Labiche se fera probablement en dix jours. Je me ferai accompagner par ma sœur Ste-Geneviève qui reverra une dernière fois probablement sa chère sœur Lemay qui est dans cette mission, attendant le moment du départ pour Athabaska.

Adieu, ma très honorée mère. Permettez-moi de saluer bien cordialement toutes nos sœurs en agréant le profond respect avec lequel je me soustris,

Votre respectueuse et toute dévouée fille en N. S.,

SOEUR CHARLEBOIS, ASSTE.

EXTRAITS DE LETTRES DES SŒURS DES MISSIONS DE LA
RIVIÈRE MACKENZIE ET DU LAC ATHABASKA
A LA SUPÉRIEURE GÉNÉRALE DES SŒURS GRISES
DE MONTRÉAL.

Hopital Général de la Providence, 20 juin 1879.

Ma très honorée Mère,

Dieu soit béni ! tout va mieux ici, notre dévouée supérieure ne souffre plus de ses douleurs rhumatismales depuis le mois de mai ; cependant sa digestion laisse beaucoup à désirer. Ma sœur Brunelle est à son office. La faiblesse de

ses yeux est si grande qu'elle ne peut rien faire qui demande de l'application ; elle met à profit ce temps de repos forcé pour nous confectionner des bouquets. La voilà de nouveau fleuriste ! Nos petits enfants s'extasiaient devant ces fleurs et font des exclamations sur tous les tons imaginables.....

.....

Toutes nos semences étaient terminées vers le 24 mai. Nous nous réjouissions que tout fut fini si tôt, lorsque le Révérend Père Lecorre vint nous annoncer que des milliers de chenilles se répandaient dans nos champs d'orge. Elles y paraissent le soir vers 10 heures et se retirent dans la terre au lever du soleil. Elles ont dévoré toute l'orge de deux champs, dans l'un desquels nous avons semé des patates, la saison étant trop avancée pour y semer de l'orge une seconde fois.

Le Rév. Père Lecorre a commencé les exercices d'un *Triduum* à St-Joseph, afin que ce bon Père nous délivre de ce triste fléau.

Le blé et les patates ont belle apparence et nous promettent une moisson abondante. Nous craignons d'être obligées de renvoyer quelques-uns de nos enfants, car le poisson paraît vouloir désertier nos lacs et nos rivières, l'eau étant extraordinairement basse ; mais nous espérons contre toute espérance. Ne sommes-nous point à la Providence ?

Nos bons sauvages sont arrivés depuis quelques jours pour la mission du printemps. Presque en même temps nous avons eu la douleur de voir arriver l'Evêque Anglican, qui fera tous ses efforts pour pénétrer dans le bercail, et malheureusement, nos pauvres enfants des bois, peu fermes encore dans la foi, et bien matériels, se rendront facilement à celui qui ira les trouver avec la bible d'une main, et une livre de thé ou une couverture, etc., etc., de l'autre. Que le Sacré-Cœur de Jésus ait pitié d'eux ! et qu'il ait égard aux peines et aux sacrifices de son missionnaire qui se donne tant de sollicitude pour eux.....

SOEUR WARD.

Couvent des Saints Anges, Athabaska, 15 juillet 1879.

Ma très honorée Mère,

Le 2 juin, la barge de la mission, guidée par le Rév. Père Laity, partait pour se rendre au petit fort McMurry, afin de rencontrer la barge du Lac Labiche qui charroie les pièces des missions de ce bord-ci. Douze jours plus tard, nous avons l'agréable surprise de voir revenir cette même barge sur laquelle notre digne Evêque Faraud avait pris place, quoique nous fussions prévenues que Sa Grandeur n'arriverait qu'à la mi-juillet. Nous avons été heureuses de revoir Monseigneur en si bonne santé. Devant pousser sa course jusqu'à Good-Hope, Sa Grandeur ne pouvait pas s'arrêter ici longtemps. Elle repartit après huit jours

Les champs ont une bien chétive apparence, voire même les patates, dont une bonne partie n'a pas même levé. La sécheresse est si grande que tout s'en ressent. Les jardinages ne promettent pas davantage. Nous avons eu le plaisir de voir lever quelques citrouilles, et la douleur aussi de les voir raser par les souris, excepté une qui a été respectée jusqu'aujourd'hui, et que nous surveillons, pour ainsi dire, jour et nuit. Notre chère vieille Eugénie ne se possède pas de joie quand elle regarde ses deux pieds de melons qui sont les objets de sa prédilection. Malgré toutes les peines, les troubles et les soucis que s'est donnés notre chère sœur Fournier pour ses fleurs, elles n'ont point levé, excepté quelques capucines, que notre chère fleuriste n'aura pas probablement la consolation de voir fleurir.....

La disette de vivres se fait sentir un peu partout, mais ici plus qu'ailleurs, d'après les nouvelles courantes.

Si nos moissons de blé et d'orge, aussi bien que la récolte des patates, n'avaient pas été si abondantes l'été dernier, je ne sais trop comment nous nous serions tirées d'embaras, puisque dans tout le cours de l'année, nous n'avons eu qu'un seul orignal et deux caribous. La divine Providence est toujours là, il est vrai. Du reste, si le bon Dieu étend ses soins jusqu'au moindre brin d'herbe, n'aura-t-il pas encore plus de sollicitude pour ses enfants.

Quoique nous soyons réduites à manger du poisson sec, nos santés n'en sont nullement altérées; au contraire, on dirait qu'elles se refont, puisque nous ne nous sommes jamais si bien portées les unes et les autres que maintenant, tant i est vrai de dire que, quand Dieu retire d'un côté, il donne de l'autre.....

SOEUR ST MICHEL DES SAINTS.

COUVENT DES SAINTS ANGES.

Athabaska, Nord-Ouest, 26 décembre 1879.

Ma très honorée mère,

“ Au mois de Juillet, le retour des étourneaux nous faisant appréhender de voir nos moissons dévastées comme l'an passé, nous eûmes l'inspiration d'instaler St-Joseph sur un monticule donnant vue sur le champ cultivé, et tous les soirs nous y conduisons nos enfants pour y réciter les sept Allégresses. Ce pieux stratagème semble avoir déjoué le plan de nos oiseaux dévastateurs, lesquels, tout en planant ici et là, n'ont réellement causé nul dommage. Encouragées par ce premier essai, nous avons dressé un charmant bosquet non loin de St-Joseph, et la Madone, vénérée sous le titre “ *Mater Amabilis*, ” était à son tour installée sur une colonne disposée à cet effet dans le dit bosquet. Elle est belle, Marie, notre bonne mère, partout où nos regards la découvrent; mais sur son trône de verdure, qu'Elle est aimable ! Il restait encore un désir à satisfaire, c'était de posséder une croix sur l'un des rochers circonvoisins : notre désir se réalisa bientôt, et une superbe croix fut élevée sur le rocher le plus escarpé, qu'on appelle aujourd'hui “ *Mont Ste-Croix*. ” Cette croix lumineuse, dominant ainsi toutes les hauteurs, se laisse apercevoir de très-loin.

Ces lieux de dévotion contribueront peut-être à encourager la piété de nos catholiques, dont quelques-uns profitent des jours de dimanches et fêtes chômées pour visiter ces petits sanctuaires champêtres. Nos enfants aiment beaucoup à

aller y prier : les en priver est la plus forte pénitence qu'on puisse leur infliger. Puissent la divine Croix, Marie et Joseph nous prêter un perpétuel secours, et agrandir le règne de Dieu dans les cœurs de nos chers Indiens.

Lors de notre arrivée, il n'aurait pas été facile de décider nos sauvages à nous confier leurs enfants ; aujourd'hui le contraire a lieu. C'est un enthousiasme général, c'est à qui nous les donnerait. Le père de l'un de ces enfants disait, en voyant mourir sa petite nièce, qui était ici depuis une couple d'années : *“ Quand bien même ça serait mon enfant, je serais content ; car ici on meurt bien, on nous parle du bon Dieu, on doit aller droit au ciel. ”* Que d'enfants nous pourrions recueillir si notre logement n'était pas si petit, et par là même, que de jeunes cœurs nous pourrions préserver de la contagion du vice. On parle de lever notre future bâtisse au printemps ; elle aura 50 pieds de long sur 30 pieds de large, à double étage, avec double galerie. Tout le monde paraît disposé à donner de bons coups de mains ; la plupart semblent comprendre qu'il y va de l'intérêt de leurs enfants. Le manque de vivres pourrait peut-être faire traîner les travaux en longueur. Espérons que la Divine Providence y pourvoira

Nos récoltes ont été minimales : 26 barils de blé, 25 d'orge, 395 de patates, 1 baril de pois. Quant aux jardinages, le tout se résume en une quarantaine de betteraves, une trentaine de choux, un demi baril d'oignons, cinq ou six barils de carottes. Les vivres sont assez rares pour le moment. La viande fraîche se fait impatiemment attendre ; pour ne pas en perdre le goût entièrement, nous avons assommé un de nos bœufs dont les dernières bouchées ont été consommées le saint jour de Noël ; mais notez bien que pour faire durer cette viande domestique assez longtemps, nous étions au poisson sec et frais soir et matin, alternant quelquefois avec la viande sèche

Voici à peu près ce que nous avons à confier au présent courrier, vous réitérant l'expression du respect profond et de l'affection avec lesquels je suis toujours, ma très honorée mère,

Votre très humble fille en N. S.

SOEUR ST-MICHEL DES SAINTS.

CARMEL DE MONTRÉAL.

LETTRE DE LA MÈRE SUPÉRIEURE DU COUVENT DE MONT-
RÉAL, A LA SUPÉRIEURE DES CARMÉLITES AU
MONASTÈRE DE REIMS [FRANCE].

Ma Révérende et Très-Honorée Mère,

Paix et très-humble salut en N. S. J. C. qui vient d'affliger sensiblement nos cœurs, en ajoutant une nouvelle et douloureuse épreuve à celles que sa main paternelle a voulu imposer à cette pauvre petite fondation, si récente encore et qui, cependant, a déjà tant souffert !

Le divin Maître vient d'appeler à Lui notre chère et bien-aimée Sœur Hermine Angèle de l'Eucharistie, Professe du Carmel de Reims (France), âgée de 32 ans 2 mois et quelques jours et de religion 12 ans 7 mois et quelques jours. Notre petit nombre, les besoins d'une fondation à peine au berceau et les qualités précieuses de notre chère enfant, tout contribue à nous rendre cette perte extrêmement sensible. Mais enfin, Dieu le veut !... et ce qu'il veut et ce qu'il fait, c'est toujours pour le plus grand bien de ses enfants. Cette pensée nous soulage et laisse notre âme dans la paix douloureuse de la résignation.

Ma Sœur Marie Angèle, née dans le diocèse de Soissons (France) perdit sa bonne mère à l'âge de huit ans. Elle fut confiée à une pieuse demoiselle qui l'entoura de soins affectueux et vraiment maternels et qui s'appliqua surtout à former son jeune cœur à la piété et aux vertus solides.

Ce fut un grand bonheur pour cette pauvre petite de rencontrer une éducation aussi sage, et le Seigneur la conduisit sans doute lui-même, vers celle qui devait préparer les voies à la vocation sainte où Il l'appellerait un jour.

Extrêmement vive, gaie, espiègle, d'un extérieur très-agréa

ble, le monde aurait pu exercer sur cette enfant une influence dangereuse, mais la pieuse maîtresse veillait à tout et sut la préserver des périls qui pouvaient menacer son innocence.

La jeune élève aimait et respectait sa chère maîtresse, dont les vertus éminentes ne se sont jamais effacées de son souvenir ; ce souvenir fut souvent pour elle un stimulant pour franchir quelque pas difficile.

Malgré son enjouement, malgré sa légèreté apparente et les aimables et nombreuses petites malices qu'elle faisait subir à ses compagnes, Hermine néanmoins réfléchissait sérieusement : ainsi à l'âge de 12 ans elle se consacra à la Très-Ste-Vierge qu'elle aima toujours comme une enfant chérit la plus tendre des mères. Ce fut sans doute sa fidélité à cette première grâce, ce fut ce premier élan de son jeune cœur vers Marie, qui lui mérita la protection de celle qu'on n'invoque pas en vain et qui la rendit victorieuse dans la lutte que lui livra le monde.

Bientôt commencèrent à poindre dans son âme les premiers germes de la vocation religieuse ; pendant une retraite qu'elle suivit avec ferveur, la chère enfant se déterminait sans retour. Elle sera religieuse, elle sera Carmélite... le besoin d'une vie complètement séparée du monde, d'une vie de pénitence et de prière fixa son choix : c'est au Carmel qu'elle rencontrera ce que son cœur désire.

Un obstacle cependant l'arrêta un instant : elle aimait les missions étrangères, elle aurait voulu y consumer et ses forces et sa vie...or, au Carmel on n'est pas missionnaire : les filles de Ste-Thérèse ne vont point instruire, ne vont point évangéliser les petites sauvagesses, soigner, exhorter, assister les malades, les moribonds des peuplades sauvages... faut-il donc songer aux filles de St-Vincent de Paul ? Non ! son attrait est prononcé, sa vocation positive, c'est le Carmel qui possède toutes ses affections. Elle sera donc Carmélite...et, si elle ne peut se transporter à l'extrémité du globe pour y exercer son apostolat, elle a compris que le Carmel est, lui aussi, un ordre apostolique, un ordre missionnaire, sinon par la parole, du moins par la prière et par le sacrifice. Elle ne se doutait pas alors, la chère enfant, qu'un jour elle viendrait au Canada donner sa vie aux âmes de sa patrie adoptive.

Admise au Carmel de Reims, elle parut d'abord extrêmement timide. Peu à peu, elle se développa et se montra très-intelligente, adroite, d'un jugement droit, s'acquittant avec soin des offices qui lui furent confiés, spécialement celui de seconde portière : sa bonne Mère Prieure avait pour elle beaucoup d'estime et lui témoignait une grande confiance.

Douée d'une foi vive, d'une piété tendre et affectueuse, d'une dévotion toute spéciale envers l'Eucharistie dont elle était heureuse de porter le nom béni, elle connut peu les épreuves de la vie spirituelle. Elle s'appliquait facilement à l'oraison dans un profond recueillement, et savait trouver Dieu et sa sainte présence au milieu de ses occupations. Souvent, très-souvent elle s'entretenait avec sa bonne Mère du ciel, avec son Ange Gardien qu'elle aimait aussi beaucoup.

Sa santé, sans être des plus robustes, lui permit toujours cependant d'observer exactement toute la Règle du Carmel, et quand quelque souffrance lui était envoyée, elle savait la porter avec courage. Pendant son postulat elle se brula le pied d'une manière effrayante, elle n'en dit rien et continua tout le jour à assister à tous les exercices de communauté, Matines, etc... Le lendemain il lui fut impossible de poser le pied par terre, et au reproche qu'on lui fit de n'avoir pas réclamé les soins que demandait son état, elle répondit qu'elle avait craint de contrister la sœur qui avait été la cause involontaire de cet accident. Les suites en furent si graves qu'elle dut rester au moins six semaines à l'infirmerie pour se guérir.

Ainsi s'écoulèrent les premières années de la vie religieuse de notre bien-aimée Sœur ; calme et paisible, appliquée à ses devoirs et au travail de sa sanctification, aimant la prière et jouissant avec bonheur de la grâce de sa chère vocation.

Cependant un grand événement se préparait, Dieu avait résolu la fondation du Carmel en Canada et la Providence disposait de loin toutes choses pour l'accomplissement de ses desseins.

La jeune canadienne qui en fut le premier instrument, sollicitait notre concours et nous pressait vivement de passer en Canada pour y établir le Carmel, dont elle voulait être la première pierre vivante.

Sur nos refus réitérés, elle prit elle-même le chemin de la France et vint bientôt frapper à la porte du Monastère de Reims, accomplissant un immense sacrifice avec le courage et l'énergie d'une âme héroïque : sa course ne fut pas longue, mais elle fut pleine et l'on peut lui appliquer la parole de l'Écriture : qu'en peu de temps elle a fourni une longue carrière. Le Seigneur la trouva sans doute mûre pour le ciel et se hâta de cueillir cette petite fleur, à peine éclosée, et portant déjà le doux parfum d'une sainteté avancée.

Après la mort de ma Sr-Thérèse de Jésus, les négociations pour la fondation canadienne se renouèrent plus sérieusement que jamais. Elles réveillèrent chez ma Sr Marie Angèle tous ses anciens désirs des missions étrangères. Parlait-on du Canada, on la voyait rayonnante de bonheur, et si la lecture d'une lettre annonçait l'avancement de l'œuvre, ses yeux s'illuminaient alors comme deux étoiles... la seule vue d'une lettre, dont elle ignorait encore le contenu, la mettait toute en joie et en ferveur.

Ce fut long, bien long ; le Carmel de Reims refusait, les difficultés surgissaient et le projet demeura longtemps douteux. La petite missionnaire priait, priait encore, priait toujours, en même temps, nous le supposons, que la petite Fleur du Carmel, de son côté, priait au ciel.

Dès ce temps là, le cœur de ma Sr Marie Angèle vivait en Canada : elle s'occupait beaucoup devant Dieu, des jeunes personnes que sa bonté dirigerait vers nous, et elle disait à l'une de ses compagnes de voyage : “ Ma Sœur, prions beaucoup pour les petites canadiennes qui nous attendent là-bas : ces chères enfants, comme nous les aimons, comme il nous tarde de les connaître ! ”

Enfin les obstacles s'aplanirent, la fondation fut acceptée, le voyage fixe, et quelques mois plus tard le départ se réalisa. Notre bien-chère Sœur sentit vivement, comme nous toutes, le sacrifice de la séparation. Quitter son cher berceau religieux, quitter une mère chérie, des sœurs bien-aimées pour ne les revoir qu'au Ciel, c'était dur pour son cœur, c'était rude pour tous nos cœurs !... enfin Dieu le voulait !... Peu avant de partir, la chère enfant disait à sa compagne : Ma Sœur, ne perdons rien de notre sacrifice, faisons-le avec

toute la pureté d'intention possible, afin de rendre plus de gloire à N. S.

La traversée fut assez difficile ; plusieurs d'entre nous souffrirent beaucoup du mal de mer, ma Sr Marie Angèle fut la moins maltraitée. Elle était heureuse de soigner les pauvres malades, de concert avec ma Sœur l'infirmière, qui pouvait, elle aussi, vaquer un peu à son office.

Enfin après trois longues semaines de voyage, dont 15 jours sur mer, on aborda à Québec, qui nous apparut comme une vraie terre promise, après 40 ans dans le désert..... Ce fut le 6 mai, jour de l'Ascension, 1875.

On fit une petite halte chez les excellentes Mères Ursulines, qui nous firent l'accueil le plus fraternel, et nous offrirent la plus gracieuse hospitalité. Il fallut trop tôt se quitter, mais les cœurs demeurent unis dans la charité de J. C. Notre-Seigneur.

On partit enfin pour Montréal, et l'arrivée fut saluée par un affreux orage : un tonnerre effrayant, le ciel tout en feu, une pluie torrentielle, les éléments semblaient conjurés contre nous.

Nous arrivâmes saines et sauvées à l'Hôtel-Dieu vers dix heures et demie du soir. Les bonnes Mères de cette pieuse communauté avait sollicité à l'avance la faveur, disaient-elles, de nous posséder chez elles jusqu'à notre installation. Elles nous reçurent avec la charité la plus cordiale et nous conduisirent au chœur pour rendre grâces à Dieu et à la Très-Sainte Vierge. Après une légère collation, nous nous retirâmes dans les chambres qu'on nous avait préparées et l'on essaya de prendre un peu de repos que les excessives fatigues du jour rendaient si nécessaire.

Nous passâmes un mois dans cette sainte Maison : nous nous y trouvions en famille, et les exemples édifiants, l'esprit religieux que nous trouvâmes dans cette fervente communauté se sont gravés dans nos cœurs avec le souvenir des soins affectueux dont nous fûmes l'objet de la part de nos bonnes Mères. Les relations les plus amicales n'ont cessé d'exister entre nous, et se continueront à l'avenir, nous en avons la douce confiance.

On nous préparait cependant un petit logement provisoire,

bien pauvre, bien étroit, c'était le petit Bethléem du Carmel Canadien. On nous y conduisit en procession, avec le St-Sacrement qui devait être déposé dans notre petite, toute petite chapelle.

Quand tout le monde se fut retiré et que la porte fut refermée sur nous, comme le cœur était à l'aise de se retrouver en clôture ! Nous étions là, seules avec notre Jésus.....Jésus tout près de nous, Jésus pour nous, uniquement pour nous, ses six pauvres petites épouses.....ce fut un moment de bonheur inexprimable.

Notre bonne Sr Marie Angèle se mit alors à l'œuvre avec tout son cœur. Elle était si contente ! Comme dans les commencements de toute fondation, elle eut lieu de se dépenser dans les différents emplois qui lui furent confiés. Elle était dépositaire, elle répondait au tour, puis n'ayant alors de sœur converse, elle se chargea du soin de la cuisine. Le tour surtout était difficile, elle dut trouver dans cet office une source abondante de mérites. Etrangères, éloignées de la ville environ d'une lieue, ne connaissant ni les personnes, ni les usages du pays, nous nous trouvions exposées à bien des méprises, à bien des embarras. La divine Providence nous vint en aide par quelques personnes, qui voulurent bien s'intéresser à nous.

Notre chère enfant fut fort souffrante pendant tout l'été : elle subit sans doute l'influence du changement de climat ; des vomissements réitérés et d'autres indispositions la fatiguaient souvent.

Les sujets se présentèrent bientôt nombreux, très nombreux. Pour nous mettre en état de les recevoir, il fallut songer à ajouter une aile au petit bâtiment que nous habitons, en attendant qu'on pût nous construire un Carmel régulier.

Sur ce grand nombre de jeunes filles, sept furent choisies et entrèrent au Carmel dans les premiers jours de novembre. — Les pauvres enfants n'avaient aucune idée de notre genre de vie, tout leur sembla bien nouveau, bien étrange. Elles s'approprièrent cependant et quatre d'entr'elles prirent l'habit. Sur les sept premières postulantes une seule néanmoins est Professe aujourd'hui, avec quelques autres qui vinrent la rejoindre plus tard.

Nous n'étions, hélas ! qu'au commencement de nos épreuves.....une série de souffrances et d'angoisses allait s'ouvrir devant nous et des circonstances navrantes, que nous sommes forcées de taire, mirent la fondation à deux doigts de sa perte.

Ce sont des faits si extraordinaires que les détails en paraîtraient incroyables, s'il nous était possible de les raconter. Ce que nous pouvons dire, c'est que tout cela s'est passé avec d'indicibles angoisses pour nous, d'une part, et de l'autre, avec la reconnaissance la plus vive envers Dieu, pour les soins providentiels de sa bonté, qui a fait pour nous de véritables miracles.

Oni, ma révérende Mère, Dieu a fait pour nous des miracles..... et sans un miracle nous coulions inévitablement à fond.—Je le disais un jour à nos sœurs dans un moment de terrible détresse : “ Mes enfants, c'est fini, sans un miracle la fondation croule..... ” et ce miracle, Dieu l'a fait quand tout semblait perdu !

En toutes ces rencontres notre bien-aimée sœur conservait son inébranlable confiance en Dieu et souvent, quand nous lui parlions de nos soucis, de nos craintes pour l'avenir, nous admirions cette énergie de sa foi, qui la faisait espérer contre toute espérance : c'était plus que l'espérance, c'était presque la certitude.

Nous l'avons dit, ma Révérende Mère, on forma le projet de nous construire un Monastère adapté à nos besoins, à nos usages.....les travaux commencèrent en effet. Des circonstances fort graves vinrent entraver l'entreprise, il fallut suspendre, dans l'espoir toutefois de continuer plus tard.

Mais il n'en fut rien : il fallut céder à l'exigence de la situation et renoncer à un projet, caressé depuis longtemps et devenu désormais impossible : il fallut renoncer à un magnifique terrain, donné pour l'établissement du Carmel, sacrifier des sommes considérables, dépensées déjà à pure perte ; songer enfin à dresser sa tente ailleurs... où?... comment?... on n'en savait rien, c'était le secret de Dieu...

Nous étions là, seules, abandonnées, sans secours humain, sans ressources, sans conseil, et comment entreprendre d'en donner en pareil cas?... Nous priions, nous faisons en même

temps des démarches : toutes les portes restaient fermées... une terrible crise financière qui, depuis plusieurs années pèse sur le Canada, rendait notre situation plus difficile, plus désespérante encore, si le chrétien, si l'âme religieuse surtout, pouvait jamais désespérer.

Nous nous voyions sur le point d'être forcées de rendre à leurs familles nos chères petites novices et Dieu sait avec quelle douleur et pour elles et pour nous !... Nous-mêmes, que ferions-nous ?... reprendrions-nous le chemin de la France ou demanderions-nous à la charité de nous accorder un asile ? nous n'en savions rien.

Nous en étions rendues à cette extrémité, ma Révérende Mère, quand apparut dans le lointain l'étoile du salut.—Une pieuse dame, qui voulait bien s'intéresser à nous, nous avait dit, quelque temps auparavant, qu'elle possédait un petit terrain qu'elle mettrait bien volontiers à notre disposition, mais qu'il avait peu d'étendue, qu'à peine osait-elle en parler.—Je ne donnai aucune suite à ceci ; nous avions dans le moment d'autres vues qui échouèrent ; nous nous rappelâmes alors le petit terrain en question, et nous fîmes prier cette dame, que nous connaissions à peine, de vouloir nous accorder quelques moments d'entretien.

Dès que nous entrâmes en conversation, je découvris un cœur, mais un cœur d'or..... un intérêt, une sympathie, un dévouement admirables. C'était l'ange consolateur que la Providence envoyait à notre secours, c'était l'instrument des miséricordes divines sur ce pauvre petit Carmel..... On examina, on mesura bien, en tous sens, on aurait tant désiré trouver quelques pieds de plus ! Enfin, un second ange du Bon Dieu vint au secours du premier... le frère de cette dame, Ecclésiastique pieux et instruit, nous offrit sur son propre jardin, une bande de terre pour la construction de l'Eglise et des sacristies : leur main généreuse nous arrachait au naufrage, nous étions sauvées !... Cette excellente dame daigna ajouter à la donation du terrain, les frais de la construction de notre Eglise, dont elle veut bien se charger elle-même ; nous sentons ainsi s'augmenter au double notre dette de reconnaissance.—Qu'il nous soit permis ici, ma très-Révérende Mère, de faire appel à la charité de tous nos chers

Carmels, pour nous aider à nous acquitter envers cette respectable famille, car nous nous sentons trop impuissantes pour le faire nous seules. Nous demandons à chacune de nos bien-aimées sœurs une dizaine de chapelet et une intention dans une communion pour nos chers Bienfaiteurs et pour leur pieuse mère, qui est très-âgée et bien bonne aussi pour nous. Elle est affligée depuis plusieurs années d'une cécité complète qu'elle supporte avec tout le courage d'une fervante chrétienne.

Veillez de plus, ma Révérende Mère, nous accorder un souvenir devant Dieu, afin qu'il daigne achever son œuvre, et nous faire trouver les ressources nécessaires, pour couvrir les lourdes dettes auxquelles il nous reste à satisfaire pour les constructions du Monastère.

Déjà de nombreux fidèles ont bien voulu y contribuer et se rendre ainsi participants des prières et des bonnes œuvres du Carmel. Envers eux aussi, nous avons une dette de profonde gratitude que nous osons encore confier à votre cœur. Qu'ils veuillent bien ici recevoir nos remerciements profondément sentis, pour le bien qu'ils nous ont fait, et être persuadés que notre chère défunte portera leur souvenir devant Dieu ; je le lui ai recommandé moi-même quelques moments avant sa mort.

Mais, ma Révérende Mère, malgré toute la bonne volonté des pieux Canadiens, la crise financière qu'ils traversent ne leur permet pas de faire ce qu'ils voudraient : veuillez donc demander à St Joseph, notre tendre Père, qu'il continue à se rendre notre céleste Pourvoyeur, et que, pour sa gloire, il achève ce qu'il a si heureusement commencé.

Et maintenant, nous l'habitons, ce cher Carmel, dont chaque pierre est un monument de la bonté de Dieu, et redit par sa seule présence, un magnifique et continuel *Deo gratias* ! C'est de ce Carmel béni que, la première, notre chère fille, a pris son vol vers la Patrie, comblée des grâces de son Dieu, purifiée par la souffrance, par l'amour, par la grâce des sacrements et celle du Jubilé ; puisse-t-elle n'avoir pas mis d'intervalle entre le dernier acte d'amour sur la terre et le premier que son cœur a produit en arrivant au ciel !

Nous vous avons entretenue longuement, trop longuement

peut-être, ma bien chère Mère, des épreuves et des douleurs, des joies et des consolations dont le Bon Dieu a parsemé les quatre années de notre séjour en Canada.

Les voies que la Divine Providence nous a fait suivre, ma sœur Marie-Angèle les a parcourues avec nous, elles font donc partie de sa vie, elle s'y est sanctifiée. Puis, ma Révérende Mère, il nous semblait que ces détails vous intéresseraient ; nous savons qu'un grand nombre de nos chers Monastères aiment le Canada, désirent connaître ce qui concerne la fondation du Carmel, et quand je dis, quelques-uns de nos Monastères, pourquoi ne dirai-je pas tous ? Vous nous pardonneriez donc, ma bonne Mère, d'avoir épanché notre âme avec tant d'étendue. Mais revenons à la maladie de notre chère défunte.

Depuis longtemps, une toux opiniâtre, des oppressions, un affaiblissement progressif, et tous les symptômes d'une maladie de poitrine nous donnaient de vives inquiétudes sur l'état de notre bien-aimée sœur. Les efforts, essayés pour arrêter le mal, demeurèrent impuissants : nos prières, nos supplications ne purent obtenir cette guérison si vivement désirée. La chère enfant s'unissait bien volontiers à nous ; elle eût été heureuse de recouvrer la santé pour travailler encore et se dévouer, pendant de longues années, à cette chère fondation qu'elle aimait tant !

Le Seigneur en avait ordonné autrement : c'est sans doute au ciel qu'elle va continuer son œuvre chérie et devenir notre Médiatrice, pour l'affermissement et le développement de notre grande entreprise.

Elle lutta contre le mal avec beaucoup de courage, ne s'arrêtant qu'à l'extrémité, assistant même à Matines quoiqu'elle pût à peine s'y soutenir.

Toujours gaie, toujours aimable, elle était si animée à la récréation, qu'on ne pouvait guère supposer l'état de souffrance qui lui était habituel. Peu à peu il fallut retrancher tantôt un exercice, tantôt l'autre : Elle nous disait avec tristesse : " Ma Mère, vous m'enlevez tout ! "

Elle vint à Vêpres jusque vers la fête de Notre-Dame du Mont Carmel ; quant à la Messe, elle y assista encore la veille de sa mort, et le jour même, pendant qu'elle était à l'agonie,

elle nous pria de lui permettre de s'y rendre : or elle mourut vers neuf heures et demie du matin.

Notre chère sœur put continuer presque jusqu'à la fin toutes ses communions, malgré la soif ardente dont elle était consumée : elle ne garda jamais le lit une journée entière, seulement, après qu'elle eut été administrée, elle y demeura quelques heures, disant : " Je suis si bien dans mon petit lit où j'ai reçu tant de grâces, je ne puis me décider à le quitter."

Depuis deux mois environ, elle maigrissait beaucoup, les progrès du mal étaient sensibles. La semaine avant sa mort nous exposâmes nos inquiétudes à M. notre Médecin qui les partagea et nous conseilla de ne pas tarder à la faire administrer. Elle vint elle-même au parloir, malgré nos instances, ne se trouvant pas assez malade pour laisser entrer le docteur : bel exemple de son amour pour la règle jusqu'à la mort !

Nous crûmes un instant que Ste. Anne allait peut-être nous rendre notre chère enfant, mais cet espoir ne dura pas longtemps. Le lundi 4 août, elle reçut tous les sacrements avec la piété, la foi, la ferveur, qui l'avaient animée pendant toute sa vie. Dès sept heures du matin, elle s'était habillée pour venir à la messe ; elle pensait se remettre ensuite au lit pour la cérémonie. Elle ne savait comment exprimer le sentiment de bonheur que lui apporta cette grâce ; son visage était radieux et la douce joie qui brillait dans ses traits, semblait laisser entrevoir une âme pénétrée de la présence de son Dieu et goûtant déjà dans son sein un avant-goût de la paix du ciel.

Nous ne pouvions croire que notre bien aimée Sœur dût nous quitter si tôt, elle paraissait encore si pleine de vie : cependant quelques petites crises nous alarmaient de temps en temps, mais elle se remettait assez vite.

Mercredi 6, elle vint encore communier à jeun au chœur, (qui est en haut) et après la messe, elle assista jusqu'au bout à la cérémonie de Profession de notre cinquième petite novice canadienne.

Enfin, Vendredi 8, sans autres symptômes précurseurs, elle fut prise du râle vers quatre heures du matin. Elle

assurait qu'elle ne souffrait pas, qu'elle se trouvait mieux que la veille ; la chère petite conservait toute sa présence d'esprit, elle remarquait tout, elle se rappelait de tout. Nous profitâmes de son admirable présence d'esprit pour lui proposer de recevoir de nouveau le saint Viatique : c'était mettre le comble à ses désirs.

Monsieur notre Aumônier si bon, si dévoué, le lui apporta vers 6 heures avec tout l'empressement de sa charité. Le bonheur de notre heureuse enfant était complet, le nôtre aussi, je vous l'avoue, ma Révérende-Mère, malgré notre douleur..... Jésus venait chercher lui-même l'âme de sa petite épouse... elle allait rendre le dernier soupir pendant qu'il reposait encore dans son cœur !... Le divin Sauveur n'aura-t-il pas purifié dans son sang les légères souillures qui pouvait lui rester encore à expier ? n'aura-t-elle pas paru au redoutable tribunal toute couverte des mérites de son Jésus !... enfin nous nous berçons du doux espoir qu'il l'aura déposée au ciel... c'est là que nous la trouvons,.... c'est dans le sein de Dieu que nous aimons à venir la chercher. Elle était si bien préparée ! elle nous avait dit quelques instants avant de recevoir le saint Viatique avec une expression que nous n'oublierons jamais : “ O ma Mère, que Jésus vienne dans mon cœur pour y faire *tout*... tout ce qu'il voudra ! ”

Elle était tout occupée de son Dieu, “ Ma Mère, (nous dit-elle) “ il me semble que j'ai des ailes pour m'en aller : mais quand le bon Dieu voudra, oh ! oui, tout comme il voudra ! ”

Nous lui avons donné à boire et elle nous pria d'en ajouter un peu : sur le champ elle reprit : “ oh ! non, ma Mère, s'il vous plaît, je ne veux rien demander, je ne veux plus avoir de volonté. Un peu plus tard nous lui présentâmes deux petites cuillerées d'eau. A la seconde elle dit : “ Je prends deux cuillerées pour honorer les deux natures de Notre-Seigneur. ”

Elle renouvela ses saints vœux avec tant d'expression que nous en étions toutes émues, elle répéta trois fois avec un ton qui ne s'exprime pas : Et ce jusqu'à la mort ! et ce..... jusqu'à la mort !..... et ce jusqu'à..... la mort..... puis elle ajouta : “ c'est en votre nom très-sainte, très-aimable, très-adorable Trinité que j'ai répété trois fois : et ce jusqu'à... la mort.....

Elle suivait, elle achevait seule les aspirations que nous lui suggérions, et s'unissait très-bien aux prières de la recommandation de l'âme. Elle aperçut près de son lit une de nos postulantes et lui dit avec effusion : " O ma Sœur Anne-Marie, " comme il fait bon mourir au Carmel " ! Elle conservait sa gaieté jusque dans les bras de la mort, se grondant elle-même de l'envie de dormir qu'elle ne pouvait dominer— " C'est-il honteux ! (dit-elle) de dormir comme cela, grosse paresseuse, il faudra me donner la discipline pour me réveiller. " ... Pauvre enfant, c'était le repos de l'éternité qui allait commencer pour elle !

Elle offrit le sacrifice de sa vie pour la Ste. Eglise et son chef vénéré, pour notre pauvre France, pour le Canada sa patrie adoptive ; elle nous promit de ne pas oublier au ciel notre Saint Ordre et spécialement son bien-aimé Carmel de Reims ; elle se souviendra aussi de tous nos chers et généreux Bienfaiteurs.

Nous voudrions, ma bonne Mère, vous rapporter en détail toutes les paroles édifiantes que nous avons recueillies, ce serait trop long, il faut nous borner : mais ce que nous ne pourrions jamais rendre c'est l'expression avec laquelle elles tombaient des lèvres ou plutôt du cœur de notre chère mourante.

Peu à peu elle perdit la parole, mais non la connaissance, nous serrant la main à plusieurs reprises. Depuis longtemps déjà elle était dans cet état, quand, tout-à-coup, sans même ouvrir les yeux, elle dit très-distinctement : " Mon Dieu..... Mon Dieu..... je vous donne mon cœur..... Mon Dieu je vous donne tout mon cœur, " ajouta-elle en pesant fortement sur chaque mot ; puis elle dit encore, d'un ton pénétré : " Quoi donner à Jésus ? " C'était un moment sublime....Cinq minutes après, elle ajouta : " Je vais donc mourir ! " ce furent les dernières paroles, la respiration baissa bientôt et elle remit sa belle âme entre les mains de son divin Époux, sans effort, calme et paisible comme l'enfant qui s'endort dans les bras de sa mère ; c'était le vendredi 8, vers 9 heures et demie du matin, toute la communauté et nous présentes. Elle semblait sourire encore et l'on aimait à prier auprès d'elle.

Nous avons la douce et triste consolation de conserver dans le caveau du nouveau Monastère la dépouille mortelle de nos bien-aimées défuntés ; il semble, en quelque sorte, qu'elles ne s'éloignent pas de nous, nous irons souvent prier sur cette tombe chérie

L'absoute a été chantée par Sa Grandeur, Monseigneur Taché, Archevêque de St. Boniface, en présence d'un nombreux clergé.

Nous avons la douce confiance que notre chère fille est déjà en possession de son Dieu, néanmoins, les jugements du Seigneur sont rigoureux et il exige une pureté bien parfaite des âmes qu'il a choisies pour en faire ses épouses..... Nous vous prions donc, ma Révérende Mère, de vouloir bien faire appliquer, le plus tôt possible, les suffrages de l'Ordre à notre chère sœur. Veuillez ajouter une communion de votre Ste. Communauté, une journée de bonnes œuvres, l'indulgence des 6 *Pater*, du *Via Crucis* avec quelques invocations aux S.S. C.C. de Jésus et de Marie, à St. Joseph, à notre Ste. Mère et aux saints Anges objets de sa spéciale dévotion.

C'est au pied de la Croix que nous vous prions d'agréer nos respects et de nous croire bien affectueusement,

Ma Révérende et très-honorée Mère,

Votre humble sœur et servante en N.S.

SR. MARIE SÉRAPHINE DU DIV. CR. DE JÉSUS.

R. C. I.

De Notre Monastère de N.-D. du Sacré-Cœur, sous le patronage de St. Joseph, de Ste. Thérèse et des Saints Anges, des Carmélites de Montréal, (Canada,) le 11 Août 1879 .

N.—Les suffrages de l'Ordre ont déjà été réclamés.)

MISSIONS D'ASIE.

CAPTIVITÉ ET DÉLIVRANCE DE M. DEGUETTE (1)

De la Société des Missions Etrangères, Missionnaire en Corée.

JOURNAL DE M. DEGUETTE.

Notre-Dame-des-Neiges, (Mandchourie), 21 Novembre 1879.

Hélas ! je ne suis plus en Corée. Aussi, vous dire tout ce qui se passe en ce moment dans mon cœur, vous dire ma tristesse, le regret, l'amertume que j'éprouve en pensant à mes confrères, à M. Blanc et aux autres, en pensant à ces chers chrétiens que j'aimais tant, et loin desquels, je me suis vu si vite et si cruellement exilé ; vous peindre, en un mot, toute ma désolation, est une chose à laquelle je renonce, ou plutôt je pleure pour vous la mieux exprimer. Chère Corée, chers amis, s'ils savaient comme je pense à eux !

Le 15 mai 1879, au matin, (il pouvait être quatre heures, et j'étais encore au lit), je fus réveillé par un bruit étrange, et entendant tout à coup ces cris répétés :—“ Tiens ! le voilà qui saute par-dessus la haie. Attention ! le voilà qui s'échappe ” ; surpris, je revêts aussitôt mes habits, et je me dispose à sortir pour voir ce qu'il y a. Mais, au même instant, la porte s'ouvrit. Deux hommes entrent tout effarés et me disent :

“—Est-ce bien toi qui t'appelle *Tchoi Simpou* de P. Tchoi ?

“—Oui, c'est moi, répondis-je avec calme ” ; et comprenant alors à qui j'avais affaire, je présente les deux mains en disant :

(1) Voir les Nos. 8, 9, 10 et 11.

“Saisissez-moi, faites tout ce qu’il vous plaira, je suis votre prisonnier !”

“—Oh non, reprend le chef des satellites, nous ne voulons rien te faire. Il est vrai, nous sommes venus pour te prendre ; mais le gouvernement nous ayant donné l’ordre de te bien traiter, nous ne pouvons et nous ne voulons te faire aucun mal. Rassure-toi donc ; je t’affirme même qu’après deux ou trois mois, on te renverra dans ton pays, comme on l’a fait l’année dernière pour l’évêque.”

Ce disant, il donne ses ordres, et aussitôt les autres satellites arrivent. Tous mes gens sont saisis ; la maison est livrée au pillage. Pendant quelques heures, ce fut une scène impossible à décrire, une confusion, une agitation qu’il faut voir soi-même pour s’en faire une idée juste. En entendant leurs cris, leurs disputes, les injures qu’ils s’adressaient entre eux, on eût dit autant de bêtes féroces qui se disputaient leur proie : c’était à qui en emporterait le plus.

On ne toucha pas cependant à ma chapelle. On en prit note et le tout fut mis de côté. Mon argent, mes livres furent également ramassés avec soin.

“—On te remettra tout cela plus tard,” disaient-ils. L’un d’eux encore, apercevant ma montre suspendue à la mnrraille, et la regardant d’un œil d’envie :

“—Et cela, cette montre, mets-là dans ta poche ; elle te servira pendant la route.”

Je crois qu’il eût mieux aimé la mettre dans la sienne. Quoi qu’il en soit, l’ayant prise lui-même, et après l’avoir examinée attentivement, il me la remit en ajoutant : “*Myohata !*” (C’est merveilleux.)

Pendant ce temps-là, on avait également saisi les chrétiens qui se trouvaient dans le village. Tous, hommes, femmes et enfants, pris et enchaînés, furent amenés chez moi. On nous enferma dans la même chambre, et un satellite nous garda à vue. Quelques-uns, il est vrai, avaient réussi à s’échapper. Mon servent était du nombre ; et c’est ce qui m’explique aujourd’hui les cris que j’avais entendus d’abord ; un instant il avait pu fuir, mais, rejoint bientôt par un valet des satellites plus alerte et plus fort que lui, il ne tarda pas à revenir. Il fut battu et accablé d’injures, puis on le fit entrer avec nous.

Pauvres chrétiens ! Ils étaient réunis ainsi dans la même chambre qui nous servit un instant de prison, dans cette chambre où, la veille encore, nous avions tous, d'un cœur libre et joyeux, participé au saint sacrifice ! La tristesse était peinte sur tous les visages. Stupéfaits et comme interdits, nous nous examinions les uns les autres. Nous considérions avec attendrissement les fers, les liens qui nous retenaient captifs ; nous regardions les satellites ; les satellites nous regardaient : personne ne parlait. Mais que ce silence disait de choses ! Quelles réflexions, quelles pensées en chacun de nous ! Surtout quelle douleur pour moi en ce moment ! Enfin, c'était fait. Notre-Seigneur ayant permis tout cela, nous n'avions qu'une chose à dire : "*Fiat voluntas tua !*" qu'une chose à faire : accepter tout avec amour, nous résigner et faire généreusement notre sacrifice.

Aussi chacun prit vite son parti.

" — Père, me dirent ces chers chrétiens, hélas ! il n'y a pas à s'y tromper ; tous, nous devons mourir ; veuillez donc prier pour nous ; veuillez nous donner une dernière absolution. "

Profitant alors d'un instant libre où nos gardiens, surtout préoccupés par leurs désirs de larcin, s'étant peu à peu relâchés de leur surveillance, je pus m'entendre secrètement avec eux et satisfaire leur pieuse demande. Je profitai aussi de cette bonne circonstance pour enlever toutes mes lettres et mes autres papiers compromettants. Je pus même, sans qu'on s'en doutât le moins du monde, soustraire quelques lingots d'argent que je remis à une des femmes de la maison, chose qui a parfaitement réussi, puisque cette chrétienne, un instant enchaînée avec tous les autres, fut remise en liberté dès le jour même, à cause de son grand âge et de ses infirmités.

Entre neuf et dix heures, les satellites nous apportèrent à manger. Ils avaient eux-mêmes préparé le riz. Tous nous primes quelque peu de nourriture. Quand nos gardiens se furent également rassasiés, ils me demandèrent si j'avais du vin, du vin européen bien entendu. Il y a longtemps qu'ils connaissent le vin de messe, et je vous assure qu'ils le trouvent fort bon. Comme il m'en restait encore une bouteille,

je la tirai aussitôt de ma caisse et la leur fais présenter ; mais le chef me la renvoyant à son tour :

“ — Bois-en un peu toi-même, dit-il, cela te fera du bien.”

Je bus et je fis passer la tasse à mes chrétiens.

Enfin, tout était réglé, on donna le signal pour partir. Nous sortîmes dans la cour enchaînés deux à deux et reliés tous ensemble par une longue corde que tenait un des satellites. Moi seul, j'avais les mains libres et de plus on m'avait lié séparément. Un soldat me conduisait et je marchais à la suite des chrétiens. En sortant de la cour, il nous fallut traverser une foule immense de curieux, païens du voisinage, accourus à la fois pour me voir et pour acheter ou voler les objets qui nous appartenaient. Ces païens, qui n'avaient jamais vu d'étranger, me considérèrent beaucoup, et naturellement je fus l'objet de tous les rires, de toutes les conversations. Leur attitude cependant fut bonne : aucun d'eux, que je sache, ne proféra la moindre insulte. Ils semblaient même regarder avec un certain sentiment de compassion les chrétiens dont ils étaient pour la plupart les amis, ou du moins qu'ils connaissaient, avec lesquels ils s'étaient trouvés autrefois en rapport. Nous défilâmes devant eux.

En tout nous étions quatorze, sans parler des petits enfants qui nous suivaient et qui ne voulaient pas abandonner leurs mères. Pauvres enfants ! Ne valait-il pas mieux pour eux, en effet, mourir de la main du bourreau que d'être vendus et de tomber au pouvoir des païens, pour devenir ensuite les esclaves du démon ? “ Allez-vous-en bien vite, leur disaient sans cesse les satellites en les frappant ; allez-vous-en bien vite ! ” Et toujours ces petits suivaient en pleurant. Les satellites évidemment, tout cruels et inhumains qu'ils sont, en avaient pitié ; mais ils auraient dû comprendre ce que leur disait une de ces mères chrétiennes en rappelant son enfant et en l'invitant à la suivre : “ Cessez donc ; car enfin où voulez-vous qu'ils aillent ? Que voulez-vous qu'ils deviennent, ces petits infortunés ? En les privant de leur mère et de tout, ne voyez-vous pas que vous les mettez dans l'impossibilité de vivre ? ” Et ce disant, les larmes aux yeux, elle prend sa petite fille par la main. Ces paroles, prononcées sur un ton ému, firent impression, je crois ; toujours est-il qu'elles res-

tèrent sans réplique ; et les enfants purent nous suivre jusque dans la prison.

Ce jour-là, nous devions aller à Kong-tjyou, capitale de la province où se trouvait alors ma résidence. La route à parcourir était seulement de trente *li* (trois lieues) ; mais à cause des jeunes enfants et de quelques vieillards, nous dûmes marcher très lentement. Le soir, en entrant dans la ville, nous fûmes peu remarqués. On nous prenait sans doute pour des criminels ordinaires, pour des voleurs. On ne savait pas surtout que j'étais là, qu'il y avait un étranger. Mais quand la chose fut divulguée, quand ce bruit vint à se répandre, vous ne sauriez croire quelle agitation et quel tumulte ce fut aussitôt. En un instant, toute la populace accourut et envahit la préfecture de police. Il y eut un tel mouvement et les inconvenances furent portées à ce point que les prétoriens, pour me mettre un peu à l'abri et sauvegarder leur autorité, furent obligés d'employer les moyens de rigueur. Force à eux cependant fut de céder bientôt, et finalement ils laissèrent faire. Alors tout le monde de venir, et je fus assailli de toutes parts. Chacun voulait voir, parler, interroger à sa façon, toucher même, si je leur avais permis, un homme en qui tout paraissait extraordinaire.

Le mandarin lui-même, aussi enfant que les autres, voulut se donner le même plaisir. Il me fit comparaitre devant lui, et, après m'avoir considéré à son aise, demandé mon nom, mon âge, etc., m'ayant fait les questions d'usage, il me renvoya en disant sur un ton aimable : “ *Hpjeng-an-i soui-e.* ” (Repose en paix). Mes chrétiens furent aussi interrogés chacun en particulier et à peu près dans le même sens. Là je les quittai, et nous nous séparâmes sans pouvoir échanger une parole de mutuelle consolation. Je regagnai le prétoire et ils furent conduits à la prison des voleurs.

La nuit venue, on m'apporta la table de riz ; je mangeai peu. Quelque temps après, ressentant un grand mal de tête, fatigué surtout de la journée, pour couper court à toutes les questions ennuyeuses, plus ou moins absurdes et souvent obscènes des mes visiteurs, je demandai à être seul et manifestai le désir de me reposer. On finit par me laisser tranquille. J'essayai donc de dormir ; mais ce fut en vain, j'avais

le cœur malade et l'imagination encore tout empreinte des incidents du jour ; je pensais continuellement à mes chrétiens, à mes trois confrères et aux suites désastreuses de la nouvelle persécution.

Ainsi absorbé, une heure s'était à peine écoulée, que j'entendis un grand bruit à l'extérieur. Quelqu'un s'approchant alors de moi me dit, en me touchant de la main : " Lève-toi vite et suis-moi." Nous nous dirigeâmes du côté de la rue. Là étaient une trentaine de soldats en attente, rangés sur deux lignes et tenant tous à la main une longue torche enflammée. Deux d'entre eux me prennent par les habits, et, sans rien dire, m'invitent à marcher. Où allions-nous ? Que voulaient-ils faire ? C'était pour moi une énigme. Bien vite donc j'élève mon cœur vers Dieu, je m'adresse à la sainte Vierge, et, prêt à tout événement, je remets mon corps et mon âme entre ses mains.

Les soldats faisaient grand bruit ; riant et causant entre eux, ils avaient des gestes qui paraissaient menaçants. Après cinq minutes de marche, la troupe s'arrête un instant. Nous étions en face d'un grand portail. La porte s'ouvre ; nous passons ; je me trouvais dans une vaste cour. Mes conducteurs alors, faisant aussitôt volte-face, forment un cercle autour de moi. Au nom de tous, l'un d'eux s'approche, et, d'un air de plus en plus hostile, me prenant par la barbe, sans toutefois me faire mal, m'adresse différentes questions. Mais j'écartai sa main et je ne crus pas devoir lui répondre. Où voulaient-ils en venir ? C'était toujours ce que je me demandais. Un instant, je crus qu'ils allaient me mettre à la torture ; mais tout à coup, à un signal donné, le cri de plusieurs voix s'étant fait entendre, une autre porte s'ouvre, et on nous donne l'ordre d'entrer. Mon interlocuteur, me saisissant alors avec violence par les cheveux, me conduit, ou plutôt me traîne au pas de course dans une autre cour, qui faisait suite à la première.

Arrivé à un certain endroit, s'arrêtant tout à coup :

" — Mets-toi à genoux, dit-il, fais la prostration ; " et de peur que je n'obéisse pas, je vous assure qu'il me la fit faire d'une singulière façon, en me pressant sur la tête. Prosterné ainsi jusqu'à terre, je restais dans cette position,

Pensant bien qu'on allait m'appliquer quelques coups de planche sur le dos.

“ — Redresse-toi ; ” ajouta-t-il aussitôt en me secouant rudement. Relevant la tête, je regardai en face et autour de moi.

Je me trouvais de nouveau en présence du mandarin. Il y avait là une foule immense, tout un monde de spectateurs. Au fond, le tribunal, le juge et tous les assistants ; à droite et à gauche, deux haies de soldats, et, à côté de moi, un homme chargé de me transmettre les paroles du mandarin. La salle du tribunal, éclairée avec de grandes lanternes rouges, présentait un aspect solennel, imposant, quelque chose qui de prime-abord était de nature à terrifier. Grâce à Dieu, je n'avais pas peur : mon cœur était calme, et je m'attendais à tout.

Le juge me posa ces questions :

“ Ton nom, ton âge ; quand et comment, avec qui es-tu venu ? Chez qui et où as-tu habité pendant trois ans ? Qu'est-ce que tu veux faire en Corée ? Ceux qui sont venus avec toi, les autres Européens, où sont-ils ? Combien y en a-t-il ? Quels sont les chrétiens avec lesquels tu t'es trouvé en relation ?... Leur nom, leur habitation, etc., etc. ? ” Autant de choses sur lesquelles il voulait une réponse. Mais, vous le pensez sans peine, à ces questions je répondis ou ne répondis pas, suivant que la prudence ou la charité me l'ordonnait.

Voyant qu'il ne pouvait arriver à son but :

“ Si tu ne veux pas répondre, me dit-il, on trouvera bien le moyen de te faire parler... ; te sens-tu de force, par exemple, à endurer la bastonnade, à souffrir de cruelles tortures ? ”

“ — Fais tout ce que tu voudras, lui répondis-je ; quand même je devrais mourir mille fois au milieu des supplices, je ne consentirai jamais à dire des choses où mon honneur et ma foi, l'intérêt et le salut du prochain sont engagés !... La charité et la justice me le défendent ! C'est impossible ! ”

A ces mots, voyant qu'il n'y avait rien à faire, content du reste de m'avoir vu et parlé, c'était le seul but, je crois, qu'il se proposait ; m'éprouver d'abord, puis rire et s'amuser un peu avec ses amis ; car, de sa propre autorité, il ne pouvait rien, il ordonna de me renvoyer. Je me relevai donc, et,

comme la première fois, je fis l'exercice avec mon soldat. En quelques instants, nous eûmes traversé la cour. Rentré au corps de garde, je me couchai et je dormis tranquillement pendant la nuit.

Le lendemain, de très bonne heure, pour éviter la foule des curieux, nous nous mîmes en marche ; nous prîmes la route de Séoul : c'était là, en effet, que le roi avait ordonné de me conduire. On m'ôta mes chaînes et on me fit monter en chaise à porteurs.

Ce voyage de Kong-tjyou à la capitale, qui dura quatre jours, se passa assez bien. Généralement, l'attitude des populations était bonne. On accourait, sans doute, de toutes parts pour me voir ; mais on n'insultait pas. Quelques individus, il est vrai, voulurent bien élever la voix plus que les autres ; mais les satellites leur lancèrent des pierres et ce fut vite fini. Ceux-ci, du reste, en apparence continuaient de me bien traiter.

Chemin faisant, nous causions ; à l'auberge, nous mangions ensemble, et j'étais servi comme eux. Ils me donnaient du tabac, et, tout en fumant tranquillement la pipe, je leur parlais de différentes choses, de la France, des inventions européennes, telles que chemins de fer, bateaux à vapeur, etc. ; ils semblaient prendre beaucoup de plaisir à ces conversations.

“ — As-tu encore tes parents ? me demandaient-ils. Quel âge ont-ils ? As-tu des frères et sœurs ? Dans ton pays, jusqu'à quel âge vit-on généralement ? D'ici la France, quelle distance y a-t-il, etc. ? Puisque ta mère existe encore, dis-tu, comment se fait-il que tu l'aies abandonnée pour venir si loin ? Est-ce que tu ne l'aimes pas ? etc., etc. ”

Je répondais à tout.

Voyant leurs bonnes dispositions, je leur parlai un peu de religion, de l'existence de Dieu, de l'âme, des dix commandements, du Ciel et de l'enfer.

“ — Bonne doctrine, disaient-ils ; mais elle est impraticable ! Le gouvernement, du reste, l'ayant défendue sous peine de mort, pui oserait jamais songer à l'embrasser ? ”

Je les priai de me remettre mon bréviaire. Ils me le donnèrent sans faire aucune difficulté, ne soupçonnant pas quel

précieux trésor et quelle source de consolations il devait être pour moi dans la suite. A partir de ce moment, en effet, et pendant les quatre mois de ma prison, tous les jours j'ai pu le réciter. " — Ne t'inquiète pas ! " Bien qu'ils ne se lassassent pas de me répéter cela sur tous les tons, ajoutant sans cesse qu'on ne me ferait pas de mal..., qu'on me renverrait en Chine, je n'y croyais pas. Au contraire, je me rappelais la lettre du roi de Corée en réponse aux Japonais ; il y était dit que si jamais les quatre Européens qui étaient dans le royaume, tombaient au pouvoir du gouvernement, ils devaient certainement s'attendre à subir toute la rigueur des lois. Je m'attendais donc à mourir. Aussi, chemin faisant, et quand j'étais livré à moi-même, n'avais-je pas d'autre pensée que celle-là. Je méditais, songeant toujours à Notre-Seigneur ; de nouveau, je lui faisais le sacrifice de ma vie, en le priant de me donner force et courage, une charité patiente et généreuse, une foi vive, toutes les dispositions nécessaires pour confesser son saint nom. Je demandais aussi les mêmes grâces pour mes compagnons de captivité. Ils n'étaient pas alors avec moi : mais, quoique séparés et enfermés dans une autre prison, ils devaient avoir à subir les mêmes épreuves et partager le même combat. Je priais enfin le divin Maître d'agréer notre sacrifice et de mettre fin à la persécution.

Caché dans ma chaise, je passai ainsi mon temps donnant libre cours à mes larmes, et absorbé par mille pensées diverses. Je voyais déjà notre chère mission si souvent et de nouveau soumise à une cruelle épreuve ; partout les chrétiens dispersés, poursuivis et chassés comme des bêtes fauves ; de tous côtés, je voyais les satellites de province lancés à leur poursuite ; et sur leur passage, des lâchetés sans nombre, des infamies, des atrocités de toutes sortes.

Je vous l'ai dit plus haut, au moment de mon arrestation, j'avais chez moi des lettres, des écrits coréens qui pouvaient nuire à la sûreté de plusieurs. Tout d'abord, j'avais pu les enlever furtivement, les mettre dans mes poches et entre mes habits. C'était bien, mais ce n'était pas assez ; il fallait m'en débarrasser ; car, supposé qu'on les vit, qu'on les remarquât de la sorte, naturellement ils devaient encore exciter de plus grands soupçons. J'adoptai donc un moyen qui ne fut

pas très expéditif, mais enfin qui me réussit. Prenant toutes ces lettres une à une, je mâchai le papier de manière à en faire de petites boulettes que je laissais tomber à terre par un trou de la chaise, ayant toujours pour cela l'œil au guet, remarquant si on ne m'apercevait pas. Ce petit stratagème m'a occupé presque pendant toute la route.

Quand je fus pris, j'ignorais complètement la cause de mon arrestation, ne pouvant même m'expliquer comment les satellites étaient arrivés à trouver ma résidence, alors peu connue des chrétiens, puisque je ne l'habitais que depuis quinze jours. J'étais loin de soupçonner surtout que j'avais devant les yeux, parmi eux, un misérable traître. Plus tard, j'ai su toute la chose.

Ce malheureux, du nom de Tchoi, est originaire de Mok-tchyen. Catéchumène, ou du moins affirmant qu'il voulait étudier, furieux, dit-on, de ce que j'avais refusé les sacrements à une de ses parentes, sous prétexte de vouloir recevoir lui-même le baptême, il s'informa exactement du lieu où je pouvais être. Or, il se trouva que celui à qui il s'adressa était mon portefaix, un Kim Pierre, le seul de son village, avec le catéchiste, qui connût ma maison. Kim Pierre, brave homme mais trop peu défiant, lui indiqua tout. Muni alors de renseignements aussi précis, le traître alla droit à la capitale me dénoncer au juge criminel, pour revenir ensuite me prendre, en dirigeant les satellites.

Tel est le récit que m'a fait M. Robert dans sa dernière lettre. M. Blanc aussi serait de son avis. Il me parle des mêmes circonstances, ajoutant de plus que ce misérable, "descendu en Tjen-la-to, s'est montré beaucoup plus furieux et méchant que les satellites, il répandait partout le bruit que, s'il ne prenait pas les autres Européens, il y allait de sa vie. C'est pourquoi il y a mis tant de zèle. Grâce à Dieu, ses projets diaboliques ont échoué en partie." Cette nouvelle, donnée par mes deux confrères, est-elle vraie? Je le crois. Toutefois, il y a une autre version.

D'après un des satellites, auquel j'ai moi-même demandé des enseignements, le traître en question serait un autre individu, du même nom, mais chrétien, et dont les antécédents sont excessivement mauvais. Ancien traître, il conti-

nuerait toujours son abominable métier. M'ayant rencontré, dit-on, pendant que je me rendais à la chrétienté de Myeng-tang-i (An-syeng), il serait revenu quinze jours après en compagnie des satellites. Quelques chrétiens du village, entre autres ce Kim cité plus haut, pris et battus, soumis à de cruelles tortures, auraient tout révélé. Est-ce vrai ? Je n'en sais trop rien. Quoi qu'il en soit, il est très certain que, cette fois encore, nous avons été victime de la trahison. Les chrétiens n'ont rien de plus à craindre que ces misérables, ces scélérats, qu'on regarde à bon droit comme le plus grand obstacle à la religion en Corée. Le mal qu'ils ont fait jusqu'ici est immense !

Durant le voyage à la capitale, je fis une rencontre qui me causa beaucoup de peine. Sur la route, se trouvait une pauvre femme ; elle avait avec elle deux petits enfants, deux petites filles, dont l'une pouvait avoir sept ans et l'autre dix ou onze. Fatiguée, elle avait déposé son bâton par terre, et elle était assise ; les coudes appuyés sur ses genoux, elle tenait sa tête entre ses deux mains : tout indiquait en elle une personne soucieuse, et elle semblait chercher un moyen de subsistance pour elle et pour ses enfants. Je la pris pour une mendicante. Nous passions. Mais, jetant un dernier regard, pendant qu'elle levait elle-même la tête pour voir notre cortège, je la reconnus aussitôt : c'était une de mes chrétiennes, elle habitait à deux lieues de là, dans les montagnes, en un village où j'avais donné les sacrements quelques semaines auparavant. Sa présence en cet endroit fut pour moi toute une révélation. Cette infortunée était en fuite, et son village devait avoir été saccagé. Pauvre femme ! Mais que va-t-elle devenir ? Sans maison, sans vêtements, sans riz, sans argent, sans ressource aucune, avec ses deux enfants et au milieu des païens, comment vivre ? Que de chrétiens cependant en sont là !

Le 19 mai, nous fîmes notre entrée à la capitale. Comme j'étais en chaise ouverte, il n'y eut pas de bruit. On me conduisit directement au corps de garde, dépendant de la préfecture de gauche. Là encore je fus bien reçu.

Le soir du même jour, un peu avant dans la nuit, le préfet de police me fit appeler. Je comparus devant lui ; mais cette

fois, ce fut un interrogatoire très simple. Il n'y avait rien de cet appareil qu'on avait déployé pour Monseigneur et que j'avais vu moi-même à Kong-tjyou. Le juge me parut être un brave homme. Ses paroles étaient bonnes, simples, pleines de douceur, et il semblait m'affectionner. Aussi, je me mis bien vite à l'aise avec lui. Ce fut une vraie causerie, un peu dans le genre de celles que nous faisons avec nos chrétiens. Comme il me traitait bien, du reste, j'avais toujours soin dans mes réponses d'employer les formules honorifiques, point sur lequel les Coréens sont si chatouilleux. Cela lui fit plaisir...

“ — Si on te renvoyait dans ton pays, me dit-il, cela te serait-il agréable ?

“ — Non, répondis-je. Etant venu ici pour faire connaître Dieu et prêcher la religion, pour aider les chrétiens de Corée à sauver leur âme, je n'ai pas du tout le désir de m'en retourner.

“ — Mais cette religion que tu prêches, nous n'en voulons pas ; le roi la défend sous peine de mort !

“ — Que le roi la défende, c'est un fait ; mais il n'en a pas le droit ; que vous ne vouliez pas étudier la religion, reconnaître et adorer Dieu, c'est possible ; aussi, vous en subirez les conséquences un jour ; vous ne pouvez pas, du moins, vous opposer à ceux qui seuls sont sages, parce qu'ils reconnaissent un Etre suprême et travaillent à sauver leur âme. De ces hommes qu'on appelle chrétiens, il y en a beaucoup ici, et c'est pour eux principalement que je suis venu.”

Finalement je lui dis :

“ — De deux choses l'une : ou vous voulez me mettre à mort, ou bien vous avez l'intention de me renvoyer dans mon pays. Si vous voulez me mettre à mort, j'y consens très volontiers, et je vous assure d'avance que je n'aurai pour vous ni haine, ni animosité dans le cœur. Si, d'après vos lois, vous voyez en moi un criminel digne de la peine capitale, bien que devant Dieu, le Maître du monde, l'action d'être venu chez vous ne me rende coupable d'aucune faute ; bien qu'aussi cette loi inique de *mettre à mort les étrangers* soit inconnue dans les autres pays, faites-moi mourir ; mais, de

grâce, déchargeant toute votre colère sur moi, que je sois la seule victime. Epargnez tous les chrétiens qui ont été pris avec moi ; cessez de poursuivre les autres, et ne tuez pas inhumainement des hommes innocents et auxquels vous ne pouvez reprocher ni vol, ni injustice, ni aucun autre crime. Si, au contraire, renonçant à votre passé, mus par des sentiments humains, vous voulez m'accorder la vie sauve, si vous consentez, dis-je, à pardonner à un homme qui vous est tout à fait étranger, et qui, de plus, selon vous, est digne de mort, à combien plus forte raison, je vous le demande, ne devez-vous pas avoir compassion de ceux qui sont vos frères, et pardonner aux propres sujets du roi, qui sont même les plus dévoués, les plus soumis, les plus fidèles ? Pouvez-vous, en effet, leur reprocher une désobéissance à la loi, une soustraction aux impôts, une trahison, un crime de lèse-majesté ? Encore une fois, faites-moi mourir à leur place ; mais, à eux, ne faites aucun mal ; vous n'en avez pas le droit ! ”

Je me retirai sans réponse.

Reconduit à mon poste, je passai là quinze jours, et c'est le temps où j'ai eu le plus à souffrir pendant ma captivité, non pas, remarquez-le, que j'eusse à endurer de mauvais traitements, puisque chaque jour, sur l'ordre du mandarin, on m'apportait une bonne nourriture ; on ajoutait même très souvent que si j'avais besoin de quelque autre chose, il fallait le demander sans façon, qu'on me l'achèterait aussitôt ; mais fatigué par le voyage et peu accoutumé, il est vrai, à ce nouveau genre de vie, excessivement affaibli surtout par une longue administration, je n'avais alors ni force, ni appétit, impossible de manger ! Naturellement je tombai malade, crachant le sang, le vomissant même à tel point que deux ou trois fois je faillis mourir. Le mandarin informé de la chose conseilla les remèdes ; je pris trois, quatre médecines, mais inutilement ; j'allais toujours m'affaiblissant de plus en plus. Le local, très petit, du reste, était on ne peut plus défavorable à ma santé. J'étais privé d'air et je ne pouvais dormir, continuellement réveillé par les allées et venues des soldats qui, durant la nuit, à tour de rôle se succédaient au corps de garde, et qui tous, bien entendu, voulaient faire connaissance avec le nouveau venu.

Par bonheur, on me fit passer dans un autre appartement. Je fus conduit à la préfecture de police. Je trouvai là un local vaste, spacieux, magnifique... trois chambres et une belle cour à ma disposition ! C'était toujours, sans doute, le même régime ; mais là du moins, je pouvais circuler, prendre l'air et me promener à mon aise. La surveillance était beaucoup moins sévère. Je suis resté en cet endroit trois mois et demi à peu près ; et, pendant ce temps, la santé, les forces revinrent peu à peu, et je passai une vie assez tranquille. Là encore je me trouvais en compagnie des satellites, soldats et autres employés du gouvernement, Mangeant et buvant avec eux, couchant journellement avec eux dans la même chambre, nous causions ensemble, nous parlions tranquillement d'affaires et d'autres, peu de religion, il est vrai, car je m'aperçus bientôt que c'était inutile.

Il y a parmi eux, sans doute, d'assez braves gens, des hommes à propos desquels on se demande intérieurement pourquoi ils ne sont pas chrétiens, et comment il se fait qu'en entendant parler de Dieu, ils ne veulent pas étudier la religion. Cependant, quoique aimables et complaisants, ils sont excessivement corrompus, très-peu sérieux, menteurs au dernier degré. Leurs conversations, leurs gestes, sont quelque chose de dégoûtant. Il faut donc de la patience ! Oui, et avec une patience soutenue, en fermant les yeux sur tout cela, avec un peu de douceur et de charité, on arrive même à s'en faire des amis.

“ — Mgr. Ridet, me disaient-ils souvent, quel homme juste ! Comme il est bon ! Comme il est équitable ! —

“ — Tous ces étrangers en sont là, reprenait un jour quelqu'un ; moi, j'ai connu autrefois l'évêque un tel, et j'étais du nombre de ceux qui l'ont pris ; j'ai connu tel et tel Père ; eh bien ! tous sans exception étaient, comme celui-ci (il me montrait du doigt), des hommes fort honnêtes ; pour tout au monde, ils n'auraient pas fait tort d'une sapèque ! Ah ! vraiment cette Europe doit être un beau pays ! ”

Pauvres malheureux ! Pauvres âmes déchues et esclaves du démon ! ils sont coupables, je le sais ; et ils sont d'autant plus coupables qu'ils refusent toujours d'ouvrir leur cœur à la voix de l'Évangile. Dans sa miséricorde, le bon Dieu

daigne leur envoyer des pasteurs ; et, avec un orgueil sans pareil, ou ils les tuent, ou ils les chassent de leur pays ! Mais quelle ignorance digne de compassion ! Quelle différence surtout, si, tout païens qu'ils sont, on vient à les comparer à nos mauvais chrétiens d'Europe, à nos libres-penseurs qui, eux aussi, veulent proscrire notre sainte religion et lui font une guerre impie !

Un mois, deux mois se passèrent ainsi dans ma prison et j'en étais toujours au même point. Les satellites, mes amis, ne se lassaient pas de me répéter : " Patience ! encore quelques jours et on te renverra certainement." Mais pas la plus petite nouvelle officielle. Je n'espérais donc pas ; ils m'avaient même habitué depuis longtemps à croire tout le contraire de ce qu'ils disaient. J'étais là attendant les desseins du bon Dieu. On semblait m'avoir complètement oublié pour ne songer qu'aux Japonais. Enfin, un beau jour, on m'apporta des habits. Trouvant la chose très extraordinaire, je crus que c'était l'indice d'une prochaine délivrance. Mais pas du tout ; le temps de partir n'était pas encore venu. C'était tout simplement une gracieuseté du grand mandarin. Les vêtements que je portais alors, en effet, étaient très sales, et on jugea à propos de m'en faire changer.

Voyant la tournure des choses et ennuyé de tous ces délais, je finis par dire à ceux qui m'entouraient : " Mais, si l'on veut me mettre à mort, pourquoi ne pas le faire dès maintenant ? Si, au contraire, vous voulez me renvoyer, eh bien ! faites-le sans hésiter ; faites-le généreusement ; car pourquoi me faire souffrir ainsi sans but et sans utilité ? Dans toute hypothèse, si on veut prolonger ma captivité, très-bien ; mais alors donnez-moi mes livres ; qu'on me permette de travailler ! " Je demandais une chose raisonnable ; je cherchais un petit soulagement ; mais, comme toujours, belles promesses, et rien au bout. Ce fut l'occasion d'un nouveau sacrifice.

Pendant tout ce temps là, qu'étaient devenus mes chrétiens ? Là-dessus impossible d'avoir le plus petit renseignement. J'en parlais souvent ; j'interrogeais à dessein ; mais les satellites ne me répondaient pas, ou me trompaient toujours ; si bien que je suis resté trois longs mois sans savoir

qu'ils étaient tout à côté de moi, enfermés dans la prison de gauche, là où Mgr Ridel avait passé quelque temps de sa captivité. Sur la fin de juillet seulement, j'appris que nous étions voisins. Cette nouvelle m'encouragea beaucoup à supporter mes peines avec plus de patience. Ma croix, en effet, mes souffrances, qu'étaient-elles en comparaison des leurs ? Et quand je songeais à toutes leurs privations, comme j'aurais voulu partager avec eux mon abondance ! mais impossible de les voir ; impossible de briser leurs fers, même à prix d'argent ; impossible de les soulager, de les consoler, de leur envoyer un peu de ce bon riz que je mangeais.

J'ai vu moi-même la quantité de nourriture qu'on leur donnait journellement. Quand j'y songe encore aujourd'hui, je ne puis maîtriser en moi un sentiment d'indignation profonde. Je ne sache pas qu'on les ait battus, ces chers chrétiens, du moins officiellement ; mais quelles souffrances ! Quelles tortures endurées par la faim ! Quels ennuis, quels dégoûts dans ces prisons infectes, au milieu des grandes chaleurs de l'été, privés d'air, toujours les fers aux pieds, et sans cesse mangés par la vermine qui abonde en ces lieux et qui, dit-on, est le plus rude supplice !

Quel beau et quel long martyr que celui-là ! Et par suite, quels mérites devant Dieu ! Mais j'ajoute aussi, à ces martyrs qu'il faut de foi, de patience et de résignation ! Quelle vertu solide ils doivent avoir pour ne pas se relâcher dans la prière, pour se maintenir toujours simples, toujours charitables, chastes, résignés, pour ne pas se laisser aller au murmure et omporter par le découragement !

Un jour, je les ai vues, ces victimes de la faim ; mais dans quel état, grand Dieu !! Je reculai épouvanté ! Ce n'étaient plus des hommes ; c'étaient de vrais squelettes, autant de cadavres ambulants que la misère, la faim, la gâle, une lèpre affreuse avaient entièrement défigurés ! Ce jour-là, par hasard, on avait fait sortir tous les prisonniers, afin de leur faire prendre l'air ; et mon œil plongeant à l'intérieur par une petite ouverture pratiquée à la porte de ma chambre, je vis et je distinguai très bien, quoiqu'avec peine tout d'abord, quelques-uns des chrétiens pris avec moi, entre autres Ni Léon, le père de mon servent. Je dis quelques-uns, car les

hommes seulement étaient venus à la capitale. Les femmes, les enfants, étaient restés en province, et on les avait enfermés dans les prisons de Kong-tjyou. J'ignore aujourd'hui ce qu'ils sont devenus. J'ai appris seulement que deux des hommes, ayant pu briser leurs fers, s'étaient échappés à la faveur de la nuit.

Ceux qui m'avaient suivi à Séoul étaient donc peu nombreux. En tout ils étaient quatre et un autre chrétien de Pyeng-taik qu'on avait saisi peu de temps après. Je les vis sans qu'eux-mêmes pussent m'apercevoir ; et après avoir considéré leur visage avec émotion, croyant leur mort prochaine, je leur donnai bien vite, *sub conditione*, une dernière absolution. Quelques jours après, on m'apprenait que deux d'entre eux, puis trois, puis quatre, n'existaient plus. Le dernier certainement n'a pu survivre.

Ainsi s'est écoulé le temps de ma prison. Le 6 septembre, vingt de la septième lune, jour du départ des Japonais, deux employés de la préfecture, au nom du gouvernement, m'annoncèrent que le lendemain, je partirais de bonne heure pour la Chine. En conséquence, liste en main, ils me remirent, objet par objet, tout ce qu'on avait trouvé dans mes caisses, lors de mon entrée à la capitale. Il y avait bien, sans doute, plusieurs choses qui manquaient à l'appel. Cependant je dois dire qu'on me rendit très exactement ce qui servait au culte, ornements, linges d'autel, pierre sacrée, calice, saintes huiles, etc. Quant à mes livres coréens et chinois, ils ne voulurent pas me les donner. Ils prirent également mon surplis et tout mon argent.

Le 7 septembre, accompagné d'un petit officier, suivi et précédé de quelques soldats, après avoir dit adieu à mes gardiens, je partais pour le nord. En quittant la préfecture, j'étais monté en chaise découverte et je traversai ainsi les rues de la capitale, au su et vu de tout le monde, sans toutefois donner lieu à aucune démonstration hostile. Je n'entendis rien de désagréable.

“Tiens !” disait-on de toutes parts, en me voyant passer, “voilà l'Européen !” et c'était tout ; on regardait.

“Tchoi Simpou ! Tchoi Simpou ! le pere Tchoi ! le père Tchoi ! — Voilà Tchoi Simpou qui s'en va,” disaient les

gamins en sautant et en criant devant ma chaise ! ils semblaient tous contents de me voir.

Ici, je ne m'arrêterai pas à faire une description de ce long et pénible voyage. Ce serait du reste une répétition. Généralement parlant, j'étais bien accueilli, bien reçu, bien traité. Les mandarins avaient pour cela des ordres particuliers ; et à chaque ville, à chaque étape de la route, à chaque village où on s'arrêtait, c'était toujours le même assaut de curieux, des questions, une causerie sans fin. J'étais très fatigué, très-ennuyé de cela ; mais vraiment il était impossible de l'éviter. Comme Mgr Ridel aussi, en passant dans la province de Pyeng-yeng-to, j'ai été témoin de faits et de plusieurs scènes regrettables. Dans cette contrée, je crois, l'esprit serait plus mauvais et les populations beaucoup plus turbulentes.

A Kenm-tchyen, tout près de la ville, je fis la rencontre d'un certain nombre de chrétiens. Comme ils m'étaient complètement inconnus, j'allais sans faire trop attention à eux ; mais figurez-vous que ces braves gens, postés sur la route et me voyant seulement à quelques pas d'eux, se mirent à faire un grand signe de croix ! Héles ! je compris ; mais je pâlis de peur ! Quel malheur si les satellites s'étaient aperçus de la chose ! Je leur souris un peu et je continuai ma route. Ces chrétiens, au nombre de sept ou huit, habitaient une poterie, à une lieue de là.

Arrivé à Foung-hoang-tcheng, première étape chinoise qui se trouve à douze lieues de Tui-tjou, les Coréens me quittèrent après m'avoir remis aux autorités chinoises ; et en se séparant de moi, m'ayant souhaité mille prospérités, ils me donnèrent un paquet de gâteaux ; n'était-ce pas m'inviter à retourner chez eux ? je m'aperçus même que plusieurs étaient fort émus.

Livré aux mains des Chinois, il se présenta pour moi une nouvelle difficulté. Ne sachant pas leur langue, et ne comprenant absolument rien à ce qu'ils me disaient, j'ignorais où on allait me conduire et ce qu'on voulait faire de moi. Chemin faisant, par bonheur, je rencontrai un jeune homme que j'avais vu autrefois en passant à In-tze. C'était un ancien élève du collège. Il fut le premier à me reconnaître. Comme il parlait le latin, nous pûmes nous entendre, et alors je le

priai de m'accompagner. C'était à Mouk-den (Mandchourie) qu'on me conduisait, et là, me dit-il, je devais trouver un confrère, M. Chevalier, qui pourrait me rendre beaucoup de services. André, c'était son nom, monta avec moi en chariot et nous nous dirigeâmes vers la capitale de la Mandchourie, dont nous étions éloignés seulement de deux journées de chemin. Sur le point d'arriver, je l'envoyai en avant, porteur d'un petit billet à M. Chevalier. Ce cher et bon confrère s'employa aussitôt et se mit en quatre pour hâter ma délivrance. On voulait me conduire à Péking; mais, grâce à lui, grâce à ses efforts suprêmes, le vice-roi consentit à me remettre entre ses mains, et je recouvrai ainsi la liberté ! C'était le 2 octobre.

Après avoir passé deux jours délicieux à Mouk-den, remis un peu de mes fatigues, je quittai mon cher compatriote pour me rendre directement à In-tze, en traversant Nioutchouang, où je fus très heureux de renouveler connaissance avec M. Riffard. A In-tze, j'eus le bonheur et l'agréable surprise de trouver notre cher évêque, Mgr Ridel, qui venait du Japon. Je me jetai dans ses bras. Monseigneur lui-même, très-ému, me bénit, remerciant Dieu de ma délivrance. Sa Grandeur me dit que la légation de Péking avait contribué beaucoup à ce succès. Quoi qu'il en soit, en tout et pour tout, à jamais, *Deo gratias !*

Le surlendemain, nous montions à cheval, et, d'étape en étape, je suis arrivé à N.-D. des Neiges. C'est là que je me trouve maintenant, en compagnie de mes confrères, MM. Richard, Lionville et Mutel. Chassé et expulsé violemment de ma mission, mais très désireux de retourner à mon poste, je n'attends pour cela que les ordres de mon évêque et la volonté de la Providence.

DEGUETTE,
Missionnaire de Corée.

MISSIONS D'AFRIQUE.

LETTRE D'UN MISSIONNAIRE CANADIEN FRANÇAIS
DANS L'AFRIQUE CENTRALE.

Khartoum, 28 juin 1880.

Au mois de novembre dernier, je me suis mis en route pour la Terre de feu. Après six semaines d'un voyage bien pénible, je suis arrivé à Khartoum, capitale du Soudan, et résidence principale de notre mission, qui est tout simplement deux fois plus grande que l'Europe, et contient 100,000,000 de nègres. Il est impossible de se faire une idée des privations et des dangers auxquels nous sommes exposés dans ces voyages à travers le Soudan, surtout, durant la traversée du fameux désert des Biskaris, de Sanakim à Berben. Nous avons mis quatre jours à traverser le terrible désert, perchés sur ces affreuses bêtes qui s'appellent chameaux, et sous un soleil de feu. Imaginez que dans quinze jours nous avons trouvé de l'eau trois fois. Je dis de l'eau, car je ne connais pas de nom pour qualifier cet affreux liquide vert rempli de grenouilles et de bêtes immondes. Outre le courage qu'il faut pour ingurgiter cette liqueur dégoûtante, il y a à compter avec les douleurs atroces qu'elle cause. C'est à se rouler sur le sable du désert, jamais de ma vie je n'ai tant souffert, cela dépasse toute imagination.

Nous avions avec nous six religieuses ; Dieu seul connaît les sacrifices de ces âmes courageuses au milieu des maux qui nous accablaient. En voici une preuve. Un jour que nous étions au beau milieu du désert, brûlés par le soleil et sans jamais apercevoir la moindre petite plante qui pût nous donner un peu d'ombre, une des religieuses perdit connaissance sur son chameau. Aussitôt je fis arrêter la caravane

et agenouiller le chameau qui portait la pauvre malade. Au moyen de caisses et de couvertures, nous parvîmes à faire un peu d'ombre pour soulager cette pauvre sœur que je crus mourante. Nous étions tous là, la regardant se débattre sur le sable, pleurant toutes les larmes de notre âme. Elle reprit pourtant vigueur, et nous voyant dans l'affection elle dit :

“ Vous perdez votre temps si vous pleurez pour moi ; je ne me tourmente pas le moins du monde ; que la volonté de Dieu soit faite.” Puis elle demanda un peu d'eau. Comme le cœur me faisait mal lorsque je me vis obligé de lui dire que nous n'en avions pas même une goutte, car le chamelier doutions pas que Dieu allait nous imposer un nouveau sacrifice. Le dimanche 28 décembre, un de nos pères, car nous étions trois prêtres dans la caravane, jeune homme de 25 ans à peine, d'une vertu et d'un talent à toute épreuve, s'est avisé à notre insu de prendre un bain dans le fleuve, notre barque étant arrêtée par le vent contraire. J'étais sous la *récouba* (espèce de chambre) occupé à réciter mon bréviaire, lorsque j'entendis crier : le père Victor est à l'eau ! D'un bond je fug dehors, et n'eus que juste le temps de donner la sainte absolution à ce bon père que j'aimais tant, et que je vis disparaître emporté par un énorme crocodile dont le Nil abonde. Je laisse à votre imagination de se faire

que j'avais envoyé en avant pour prendre de l'eau ne devait revenir que le matin du jour suivant, car qu'il n'était que trois heures de l'après-midi. La bonne religieuse répondit alors : “ Ne vous tourmentez pas ; Notre Seigneur n'a pas eu d'eau sur la croix pour étancher sa soif ; et il souffrit alors pour moi ; ce n'est que justice que je souffre un peu pour lui.” Elle demanda ensuite à se confesser, et après avoir reçu l'absolution, elle me fit ses recommandations pour sa bonne mère. J'étais là sur le sable, assis près d'elle, le cœur navré de douleurs et admirant tant de courage et de vertu. Enfin Dieu entendit les prières que nous lui adressâmes pour notre pauvre religieuse, et le lendemain elle était en état de continuer le voyage.

Nous n'étions plus qu'à trois jours de Khartoum, où nous attendaient tous les missionnaires. Nous étions si joyeux d'arriver après un voyage long et pénible, que nous ne nous

une idée de ma douleur. Mon Dieu que votre sainte volonté soit faite, mais pardonnez-moi si je suis tenté de dire que le cœur fait trop mal !

Nous étions quinze de notre caravane dont j'étais le supérieur : trois prêtres, six frères coadjuteurs et six religieuses.

Depuis six mois à peine que nous sommes arrivés dans le Soudan, un prêtre, deux frères et deux religieuses ont reçu la récompense céleste. Dieu sait combien il en restera après la saison des fièvres qui va commencer le mois prochain. Malgré tous les dangers, je ne me trouble pas le moins du monde, ma vie est si peu précieuse que ce ne sera pas une grande perte pour la mission. J'ai déjà choisi l'endroit du cimetière où je désire être enterré, à côté d'un père, mon ancien supérieur à Vérone, et qui, à peine arrivé ici, est mort de la fièvre dont presque tous les Européens meurent au Soudan. Nous allons voir maintenant ce qu'elle va faire à l'égard des canadiens. J'espère surmonter tous les périls du climat de Soudan, car je me sens toujours fort, et me suis fait sans peine à la nourriture du pays, à laquelle les étrangers ont tant de misère à s'habituer. Trois jours après mon arrivée, je ne me rappelais plus d'avoir été dans l'habitude de manger du pain, et maintenant je ne ferais pas un pas pour m'en procurer. Voilà six mois que je m'en passe, et je me porte aussi bien que les négociants de Khartoum qui font venir du Caire un pain qui arrive ici aussi dur que la pierre, et qui se vend au poids de l'or. On croira peut-être que les missionnaires du Soudan sont des hommes extraordinaires ou des saints pour faire de tels sacrifices. Malheureusement nous sommes obligés de dire que les hommes du monde en font plus pour un peu d'or que nous pour Dieu. Si comme moi on était témoin du nombre d'Européens qui meurent ici, on verrait combien la soif de l'or est une terrible maladie. La semaine dernière, j'ai été appelé trois fois auprès d'Européens frappés de la fièvre pestilentielle. Un seul a eu le temps de se confesser et de recevoir l'absolution, les deux autres sont morts francs-maçons, et ennemis jurés du catholicisme.

Prions beaucoup pour la conversion des habitants de l'Afrique. Hélas ! combien de missionnaires y laisseront leurs os avant que cette conversion soit opérée. Le récit des

faits de notre mission étant de nature à intéresser mes compatriotes, j'ai résolu de les tenir au courant de ce qui s'y passe, leur donnant des détails sur les mœurs et coutumes des différentes tribus avec lesquelles je suis journellement en rapport, sur leurs traditions plus ou moins extravagantes. Je pourrais aussi faire une histoire de l'esclavage en ce pays barbare. J'ai pensé qu'en publiant ces lettres dans un journal de Québec, ce serait un excellent moyen d'avoir le chemin du cœur et de la bourse de quelques personnes charitables qui se feraient des trésors de mérites en donnant ainsi à notre pauvre mission les moyens de racheter quelques esclaves, et de faire venir de nouveaux ouvriers pour travailler à la vigne du Seigneur. J'ai un confrère autrichien qui, sans être un écrivain brillant, fait publier une relation dans son pays et reçoit des sommes considérables pour se maintenir lui et un bon nombre de noirs qu'il a rachetés. Il espère l'année prochaine pouvoir bâtir une chapelle...

A. BOUCHARD, prêtre,
Missionnaire-Apostolique.

DURAZZO.—(ROUMELIE.)

Mgr Raphaël d'Ambrosio, des Mineurs Réformés, archevêque de Durazzo, signale, dans une lettre du 30 juillet, les progrès obtenus depuis trente-trois ans dans sa mission, grâce aux secours de l'OEuvre de la Propagation de la Foi.

“ Lorsque je pris possession de mon siège épiscopal, le 23 février 1848, il n'y avait dans mon diocèse que 13 églises, 10 chapelles qui, en grande partie, menaçaient ruine et dont quelques-unes étaient couvertes en paille. Maintenant, on compte 22 églises, 2 oratoires paroissiaux et 23 chapelles rurales, toutes solidement construites en pierre, à l'exception de deux des anciennes églises qui sont en briques de terre non cuites.

“ Je trouvai, ajoute l'évêque, 12 presbytères, 3 résidences de missionnaires franciscains, ayant besoin de réparations ; à présent, nous avons 16 presbytères, y compris l'habitation épiscopale et sept résidences de religieux, et ces bâtiments sont solides et commodes.

“ Le clergé, à mon arrivée, se composait de 10 prêtres du pays, presque tous avancés en âge, et parmi eux aucun élève de la Propagande, et de 4 missionnaires européens ; pas une école populaire. Présentement, nous avons 14 prêtres indigènes, presque tous jeunes, dont 9 élèves de la Propagande ou du collège pontifical albanais, 4 élèves du pays, 10 missionnaires européens et 7 écoles élémentaires.

“ On comptait, en 1848, 6,716 catholiques répartis en 12 stations, et bon nombre d'entre eux portaient des noms turcs et vivaient en chrétiens occultes. Le gouvernement local ottoman ne permettait pas aux églises situées dans la plaine de sonner des cloches. La population catholique actuelle est de 10,000 âmes, répartie en 24 stations dans lesquelles sont comprises les villes de Valona, Privesa et Janina, stations heureusement fondées en 1854.

“ Les catholiques ont une entière liberté pour leur culte ; tous portent un nom chrétien, et dans toutes les églises et chapelles on sonne les cloches qui sont au nombre de 43, tandis qu'en 1848 il n'y en avait que 15. A Privesa et à Janina seulement, la sonnerie des cloches reste interdite.

“ Tout cela à la gloire de Dieu et de son Eglise. ”